ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année — Juin 1952 — No 300

RENÉ GUÉNON ET LA FRANC-MAÇONNERIE

Dans son article du numéro spécial consacré à René Guénon, notre directeur, M. Paul Chacornac, a indiqué que notre regretté collaborateur avait publié, au cours des années 1913 et 1914, une série d'articles sur la Maçonnerie dans la revue *La France Anti-Maçonnique* (1). Malgré les explications données à ce sujet par notre directeur, beaucoup de lecteurs n'ont pas dû apprendre sans surprise la participation de René Guénon à un organe de combat de cette sorte. Au moment où les *Etudes Traditionnelles* entreprennent de réimprimer les travaux les plus importants publiés par René Guénon dans *La France Anti-Maçonnique*, d'abord sans signature, puis sous le pseudonyme « Le Sphinx », nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de préciser encore la position de l'auteur des *Aperçus sur l'Initiation* relativement à la Maçonnerie.

Dans un de ses premiers ouvrages, *Orient et Occident*, auquel il faut se reporter sans cesse si l'on veut comprendre vraiment la portée de l'œuvre de René Guénon, l'auteur mettait en garde les éléments de l'éventuelle future élite contre la séduction que pourrait exercer sur certains d'entre eux la perspective d'une action sociale immédiate, peut-être même politique au sens le plus étroit de ce mot, ce qui serait bien la plus fâcheuse de toutes les éventualités, et la plus contraire au but proposé. Et il ajoutait : « On n'a que trop d'exemples de semblables déviations : combien d'associations, qui auraient pu remplir un rôle très élevé (sinon purement intellectuel, du moins confinant à l'intellectualité) si elles avaient suivi la ligne qui leur avait été tracée à l'origine, n'ont guère tardé à dégénérer ainsi, jusqu'à agir à l'opposé de la direction première dont elles

1. *La vie simple de René Guénon*, dans *Etudes Traditionnelles*, n° juillet-novembre 1951.

continuent pourtant à porter les marques, fort visibles encore pour qui sait les comprendre ! C'est ainsi que s'est perdu totalement, depuis le XVIe siècle, ce qui aurait pu être sauvé de l'héritage laissé par le moyen âge » (1). Bien que la Maçonnerie ne soit pas ici mentionnée nommément, il est évident que c'est à elle que l'auteur fait allusion principalement, et peut-être aussi au Compagnonnage, puisqu'il parle de ces associations au présent et que, si d'autres organisations initiatiques occidentales ont subi à partir de la Renaissance une dégénérescence et des déviations analogues, il semble bien qu'elles aient fini par s'éteindre complètement avant de parvenir jusqu'à notre temps (2).

Ainsi, la situation de la Maçonnerie se trouve définie clairement : elle a une origine traditionnelle et elle a conservé un caractère traditionnel dans ses rites et dans ses symboles qui sont « les marques fort visibles » de sa nature profonde ; elle est actuellement dégénérée et même déviée puisqu'elle va « jusqu'à agir à l'opposé de sa direction première ». De ce double caractère essentiel et accidentel, il résulte qu'en se plaçant au point de vue traditionnel on adoptera deux attitudes entièrement différentes selon qu'en parlant de Maçonnerie on pensera à l'organisation initiatique considérée dans son principe, dans ses rites et dans ses symboles, ou qu'on pensera à la Maçonnerie considérée comme la collectivité des individus intégrés aux différents corps maçonniques à telle époque déterminée.

De ce même point de vue traditionnel, on établira une distinction rigoureuse entre les différentes formes d'anti-maçonnisme. On considérera comme étant d'inspiration « contre-initiatique » tout anti-maçonnisme qui tentera de jeter le discrédit sur la nature même de l'initiation maçonnique, sur ses rites et ses symboles, qui leur attribuera un caractère soit « naturaliste », soit « luciférien » ou « satanique » ou les tournera en dérision. Par contre, on considérera comme légitime, et éventuellement bienfaisant, un anti-maçonnisme inspiré par le

1. *Orient et Occident*, 2e partie, ch. III : *Constitution et rôle de l'élite*.

2. Comme nous ne saurions prendre trop de précautions pour prévenir des erreurs possibles d'interprétation, nous devons préciser, encore une fois, que nous n'excluons nullement la possibilité que des organisations initiatiques occidentales, autres que la Maçonnerie et le Compagnonnage, aient pu parvenir jusqu'à notre époque mais nous pensons qu'il s'agit d'organisations beaucoup plus fermées et qui, à cause de cela même, étaient moins exposées à des déviations. Par contre, nous pensons que les courants initiatiques se réclamant du Rosicrucianisme à partir du début du XVIIe siècle, ont subi, semble-t-il, avant de disparaître complètement, une déviation analogue à celle de la Maçonnerie et due également à une prédominance des préoccupations sociales et politiques.

souci de défendre une religion qui est, elle aussi une forme de l'esprit traditionnel, anti-maçonnisme qui combattra les positions idéologiques des Maçons ou d'un grand nombre d'entre eux dans la mesure où leurs idéologies sont en opposition avec la doctrine traditionnelle. Du même point de vue, on verra d'un œil indifférent un anti-maçonnisme procédant de soucis purement sociaux et politiques et qui ne peut exister que là où les Maçons sont eux-mêmes descendus dans un domaine qui n'a rien à voir avec l'initiation.

La double attitude dont nous avons parlé plus haut se marque très nettement dans toute l'œuvre de René Guénon. Il a saisi toutes les occasions d'affirmer la réalité *actuelle* de la transmission initiatique au sein de la Maçonnerie. Il a multiplié, surtout en ses dernières années, les études sur le symbolisme maçonnique en soulignant le rôle « conservateur » de la Maçonnerie même à l'égard d'éléments qui n'appartenaient pas originellement aux initiations artisanales (1) ; son livre *La Grande Triade* est, à certains égards, un véritable traité de doctrine maçonnique et *Les Aperçus sur l'Initiation* sont plus directement applicables à la Maçonnerie qu'à toute autre forme initiatique. Mais, dans le même temps, René Guénon ne manquait pas d'exprimer le peu de confiance qui lui inspiraient l'immense majorité des Maçons contemporains pour effectuer une restauration traditionnelle en Occident : « Il suffit de jeter un coup d'œil sur les vestiges d'initiation qui subsistent encore en Occident pour voir ce que certains, faute de qualification intellectuelle, font des symboles qui sont proposés à leur méditation, et pour être bien sûr que ceux-là, de quelques titres qu'ils soient revêtus et quelques degrés initiatiques qu'ils aient reçu virtuellement, ne parviendront jamais à pénétrer le vrai sens du moindre fragment de la géométrie mystérieuse des *Grands Architectes d'Orient et d'Occident* ! » (2).

Envisageant le cas de traditions dont la dégénérescence aurait été poussée à un tel point que l' « esprit » finirait par s'en retirer totalement et dont la contre-initiation utiliserait les « résidus », effectuant ainsi une complète « subversion », il écrivait, s'adressant à la Maçonnerie aussi bien qu'à toute autre organisation traditionnelle du monde occidental : « il convient cependant d'ajouter que, avant même que les choses en soient à

1. Nous croyons utile de préciser ici que nos propres articles sur la Maçonnerie, et plus généralement sur l'initiation, de janvier 1949 à décembre 1950 inclusivement, ont tous été soumis à René Guénon et approuvés par lui avant publication.

2. *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, p. 12.

ce point, et dès que les organisations traditionnelles sont assez amoindries et affaiblies pour ne plus être capables d'une résistance suffisante, des agents plus ou moins directs de l'adversaire peuvent déjà s'y introduire pour travailler à hâter le moment où la subversion deviendra possible ; il n'est pas certain qu'ils y réussissent dans tous les cas, car tout ce qui a encore quelque vie peut toujours se ressaisir ; mais, si la mort se produit, l'ennemi se trouvera ainsi dans la place, pourrait-on dire, tout prêt à en tirer parti et à utiliser aussitôt le cadavre à ses propres fins. Les représentants de tout ce qui, dans le monde occidental, possède encore actuellement un caractère traditionnel authentique, tant dans le domaine exotérique que dans le domaine initiatique, auraient, pensons-nous, le plus grand intérêt à faire leur profit de cette dernière observation pendant qu'il en est temps encore, car, autour d'eux, les signes menaçants que constituent les infiltrations de ce genre ne font malheureusement pas défaut pour qui sait les apercevoir » (1).

Dans un autre ouvrage, René Guénon déclarait encore : « Il est d'ailleurs bien clair que l'ambiance moderne, par sa nature même, est et sera toujours un des principaux obstacles que devra inévitablement rencontrer toute tentative de restauration traditionnelle en Occident, dans le domaine initiatique aussi bien que dans tout autre domaine ; il est vrai que, en principe, ce domaine initiatique devrait, en raison de son caractère fermé, être plus à l'abri de ces influences hostiles du monde extérieur, mais, en fait, il y a déjà trop longtemps que les organisations existantes se sont laissé entamer par elles et certaines brèches sont maintenant trop largement ouvertes pour être facilement réparées » (2). Quelques lignes plus haut l'auteur exprimait pourtant le souhait que, parmi les représentants des organisations initiatiques subsistant en Occident — et encore une fois il s'agissait avant tout, ici, de la Maçonnerie — « il s'en trouve tout au moins quelques-uns à qui les considérations que nous exposons contribueront à rendre la conscience de ce qu'est véritablement l'initiation ; nous n'entretenons d'ailleurs pas des espoirs exagérés à cet égard, non plus que pour tout ce qui concerne plus généralement les possibilités de restauration que l'Occident peut encore porter en lui-même. Pourtant, il en est assurément à qui la connaissance réelle fait plus défaut que la bonne volonté ; mais cette bonne volonté ne suffit pas, et toute la question serait de savoir jusqu'où leur horizon intellectuel

1. *Ibid.*, p. 184.
2. *Aperçus sur l'Initiation*, p. 8.

est susceptible de s'étendre, et aussi s'ils sont bien qualifiés pour passer de l'initiation virtuelle à l'initiation effective ; en tout cas, nous ne pouvons, quant à nous, rien faire de plus que de fournir quelques données dont profiteront peut-être ceux qui en sont capables et qui seront disposés à en tirer parti dans la mesure où les circonstances le permettront. Ceux-là ne seront certainement jamais très nombreux, mais, comme nous avons eu souvent à le dire déjà, ce n'est pas le nombre qui importe dans les choses de cet ordre, pourvu toutefois, dans ce cas spécial, qu'il soit au moins, pour commencer, celui que requiert la constitution des organisations initiatiques ; jusqu'ici, les quelques expériences qui ont été tentées dans un sens plus ou moins voisin de celui dont il s'agit, à notre connaissance, n'ont pu, pour des raisons diverses, être poussées assez loin pour qu'il soit possible de juger des résultats qui auraient pu être obtenus si les circonstances avaient été plus favorables » (1).

La situation n'a guère changé depuis que ces lignes ont été écrites. C'est dire qu'il subsiste pour la Maçonnerie les mêmes dangers ; c'est dire aussi qu'il subsiste, en prenant pour point de départ l'initiation maçonnique, les mêmes possibilités de retour à une initiation effective. René Guénon en indique une condition *sine qua non* dont les « expériences » passées n'ont sans doute pas tenu suffisamment compte. S'il est vrai que l'ambiance moderne est par sa nature même un des principaux obstacles à toute tentative de restauration traditionnelle, s'il est non moins vrai qu'il est impossible de se soustraire entièrement à la dite ambiance, on devrait néanmoins prendre les précautions les plus sévères pour s'en protéger dans toute la mesure possible. C'est dire que la tentative envisagée devrait tenir rigoureusement à l'écart quiconque, même initié virtuel, serait affecté par l'esprit moderne à quelque degré que ce soit. C'est dire que ne pourraient participer à cette tentative que des hommes qui, par leur « constitution intérieure » ne sont pas des « hommes modernes », ainsi que René Guénon l'a précisé dans un des derniers articles qu'il ait écrit avant de déposer la plume pour toujours (2), car ceux-là seuls peuvent maintenir l'attitude traditionnelle dans toute sa rigueur et sont incapables de la moindre concession et du moindre compromis.

Rendant compte du numéro spécial que les *Etudes Traditionnelles* ont consacré à la mémoire de René Guénon, une revue

1. *Ibid.*, pp. 7 et 8.
2. *Métaphysique et dialectique* dans *Etudes Traditionnelles* de juillet-août 1950, p. 200.

maçonnique exprimait récemment le regret qu'une part plus grande de ce numéro n'ait pas été accordée à la « pensée maçonnique » de celui dont nous déplorons la perte. Nous avons tenu à combler au moins partiellement cette lacune très réelle et, pour des raisons que quelques-uns comprendront, nous avons tenu à le faire en laissant parler le plus possible René Guénon lui-même.

* * *

Nous devons revenir maintenant aux articles de *La France Anti-maçonnique*. Comme l'a très justement remarqué M. Paul Chacornac, on ne peut réellement comprendre cette partie de l'œuvre de René Guénon qu'en tenant compte de l'état d'esprit des milieux catholiques à cette époque et au cours des vingt années précédentes. Au cours de ces années s'était développé un anti-maçonnisme de la pire espèce où le sinistre Léo Taxil avait joué le principal rôle et avait réussi à persuader une importante fraction du public catholique du caractère foncièrement et essentiellement diabolique de la Maçonnerie. Le directeur de *La France Anti-maçonnique*, A. Clarin de la Rive, avait été d'abord l'une des dupes de Léo Taxil mais, plus perspicace que bien d'autres, il avait fini par soupçonner la mystification et il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à obliger Léo Taxil à faire l'aveu de ses mensonges (1). Lorsque Léo Taxil se fut démasqué, M. de la Rive poursuivit la lutte anti-maçonnique, mais d'une manière à la fois moins fantasmagorique et moins condamnable du point de vue traditionnel, en se tenant presque exclusivement sur le terrain politique. Comme il avait d'autre part un horizon intellectuel moins borné que celui de la plupart des autres anti-Maçons, M. de la Rive offrit à René Guénon la possibilité d'ouvrir aux Catholiques et aux Maçons eux-mêmes des perspectives alors nouvelles sur la nature de la Maçonnerie et l'extrême complexité de la question maçonnique. La participation de René Guénon — du Maçon René Guénon — à une publication anti-maçonnique apparaît ainsi comme une compensation, une « réparation » de l'action contre-initiatique, nuisible à la Maçonnerie comme à l'Eglise, des Léo Taxil et autres Paul Rosen. Bientôt d'ailleurs, comme

1. On trouvera une importante documentation, entourée d'ailleurs de commentaires fort tendancieux, dans l'ouvrage de L. Fry : *Léo Taxil et la Franc-Maçonnerie*, publié en 1934 et qui renferme une abondante correspondance de Léo Taxil, de M. de la Rive et de divers autres anti-Maçons, ainsi que la reproduction du discours de Léo Taxil du 19 avril 1897 qui constitue l'aveu de la mystification.

on le verra par les articles que nous nous proposons de réimprimer, le collaborateur masqué de *La France Anti-maçonnique* sera violemment attaqué par un groupe qui se fait le nouveau champion de la théorie du satanisme maçonnique, et l'ennemi haineux de tout ésotérisme, celui de la *Revue internationale des Sociétés Secrètes*, groupe qui ne cessera, jusqu'à sa disparition aux approches de la dernière guerre, par la plume de Charles Nicoullaud de Gailleberî des Essarts et du pseudo-Mariani, d'attaquer et de calomnier René Guénon et toute la rédaction des *Etudes Traditionnelles*.

Les principaux articles de René Guénon dans *La France Anti-maçonnique* s'échelonnent du milieu de l'année 1913 à la guerre de 1914. Ils traitent principalement du Régime Ecossais Rectifié, de la Stricte Observance, des Supérieurs Inconnus et du « pouvoir occulte ». Nous ne reproduirons pas ici les articles sur l'histoire du Régime Ecossais Rectifié de 1776 à 1815 car ils sont constitués presque exclusivement par la réunion de passages des *Acta Latomorum* de Thory. Nos lecteurs peuvent se documenter sur ce Rite non seulement dans l'ouvrage de Thory, mais encore dans des travaux plus modernes et moins difficilement accessibles tels que la notice historique sur le Martinisme et le Martinésisme, publiée par Albéric Thomas en tête de la traduction française des *Enseignements Secrets de Martines de Pasqually* de Franz von Baader, et que l'*Histoire de la France-Maçonnerie chez elle* d'Albert Lantoine.

Nous commencerons donc par l'étude sur *La Stricte Observance et les Supérieurs Inconnus* publiée dans les numéros du 20 novembre et du 4 décembre 1913 de *La France Anti-maçonnique*.

La question des « Supérieurs Inconnus » dont on ne parle plus guère dans la Maçonnerie moderne est pourtant l'une des plus importantes à connaître pour comprendre vraiment l'histoire de cette organisation. Elle fournit à René Guénon une occasion d'exposer des considérations d'ordre initiatique qui dépassent de beaucoup le cas particulier de la Maçonnerie, qui permettent peut-être aussi de mieux comprendre le mode d'action des influences initiatiques... et contre-initiatiques dans un milieu tel que l'Occident moderne.

JEAN REYOR.

LA STRICTE OBSERVANCE ET LES SUPÉRIEURS INCONNUS

Nos recherches sur le *Régime Ecossais Rectifié* nous ont conduit à entreprendre, comme leur complément indispensable, une étude sur la *Stricte Observance*, aussi approfondie que le comporte un sujet si obscur et qui a donné lieu à tant de controverses. En attendant la publication de cette étude, nous croyons intéressant de noter les documents qui paraissent d'autre part sur cette question, en les rapprochant de ceux que nous connaissions déjà.

Signalons tout d'abord, dans la *Bastille* des 6 et 13 septembre 1913, sous le titre *Quelques imposteurs F.·.-M.·. : Starck et Coucoumous*, un remarquable article de M. Benjamin Fabre, l'auteur du récent ouvrage sur *Franciscus, Eques a Capite Galeato*. Il y est notamment question des *Clercs de la Late Observance*, schisme analogue à celui des *Clercs de la Stricte Observance*, dont nous avons dit quelques mots à propos du Rite fondé à Malte, en 1771, par le marchand jutlandais Kolmer.

Voici en quels termes l'*Eques a Capite Galeato* a parlé, « comme l'un des commissaires aux Archives des *Philalèthes* » (1), des *Clercs de la Late Observance* (2) :

« Ces *Clercs* sont encore un problème aux yeux d'un observateur impartial.

1. Il fut secrétaire général du *Convent de Paris* en 1785, et il fut chargé alors, seul d'abord, puis avec le F.·. baron de Gleichen, de se mettre en rapport avec Cagliostro pour sonder ses intentions ; mais, fait important à noter, il partit précipitamment lorsqu'on le chargea d'écrire une certaine lettre à la *Mère-Loge du Rite Egyptien*, et on dut le remplacer par le F.·. de Beyerlé (*Eques a Fascia* dans la *Stricte Observance*). — Les pièces concernant cette affaire de Cagliostro au *Convent de Paris* ont été publiées par le F.·. Thory dans ses *Acta Latomorum*, t. II, pp. 102-127.

2. Ou *de la Haute-Observance* (?), suivant Thory (*ibid.*, t. Ier, p. 103).

« L'on a dit que c'était les *Jésuites* (!) qui voulaient se perpétuer secrètement, en formant la *classe ecclésiastique de l'ordre intérieur du Régime de la Stricte Observance* (1).

« L'on a dit que c'était une *Confédération* nouvelle qui, poussée par des motifs d'orgueil et de cupidité, voulait dominer dans ledit *Régime*, au moyen de quelques formes et de quelques idées scientifiques, recueillies des manuscrits et des livres rares des *Rose-Croix du XVIIe siècle* (2).

« L'on a dit que c'était le *Clergé de l'Ordre des Anciens Templiers* qui s'étaient perpétués (*sic*), et qui, à l'exclusion des simples *chevaliers*, possédait *la doctrine et la pratique des Sciences Occultes, dont chacun étendait le catalogue selon la portée de ses idées, et selon ses propres goûts* (3).

1. Le F∴ Ragon et bien d'autres écrivains maçonniques, jusqu'au F∴ Limousin, se sont faits les propagateurs de cette légende, aussi bien que de celle qui attribue aux Jésuites la création de la *Stricte Observance* ; le F∴ de Ribeaucourt parle aussi " des *Supérieurs Inconnus*, de jésuitique mémoire ". On a prétendu, en effet, que les initiales *S. I.* (ou *S. J.*) devaient s'interpréter par *Societas Jesu*, et on a fait aussi une sorte de jeu de mots, probablement voulu, sur *Clerici*, qui devait être pris plutôt dans le sens de *savants*, possesseurs de certaines connaissances particulières, que dans celui d'*ecclésiastiques*. — Certains ont vu également les Jésuites à l'origine du *Grand-Orient de France* : il semble que ce soit là une véritable obsession.

2. Il s'agit des *Rose-Croix* qui publièrent vers 1610 la *Fama Fraternitatis*, suivie de divers autres manifestes, et que Descartes chercha vainement à travers l'Allemagne. Plusieurs sociétés modernes, à prétentions initiatiques, ne sont fondées que sur l'étude des doctrines et des théories contenues dans ces écrits ; leurs *adeptes* (?) croient ainsi se rattacher *mystiquement* à ceux qui en furent les auteurs. Les tendances de ces derniers étaient très nettement *protestantes* et *antipapistes*, à tel point que Kazauer a interprété les trois lettres *F. R. C.* (*Fratres Ro æ-C ucis*) par *Fratres Religionis Calvinisticæ*, " car ils ornent leurs ouvrages de textes chers aux Réformés " (cité par Sédir, *Histoire des Rose-Croix* p. 65). Cette explication est peut-être, sinon plus exacte littéralement, du moins plus juste que celle qui identifie les *Supérieurs Inconnus* aux *Jésuites*, ou que l'opinion du F∴ Ragon attribuant aux mêmes Jésuites l'invention du grade maçonnique qui porte précisément le nom de *Rose-Croix*.

3. Nous soulignons ce passage, car il est particulièrement important en ce qui concerne l'*adaptation* de l'enseignement initiatique aux capacités, intellectuelles ou autres, de chacun de ceux qui y étaient admis. — Certains occultistes contemporains, toujours poursuivis par la même obsession, soutiennent que les véritables successeurs des *Templiers* à cette époque étaient les *Jésuites*, qui auraient repris pour leur compte le plan de vengeance contre la Royauté, et dont les agents les plus actifs dans cette entreprise auraient été Fénelon (!) et Ramsay (cf. Papus, *Martinésisme, Willermosisme, Martinisme et Franc-Maçonnerie*, pp. 10-11). C'est sous l'influence des mêmes idées qu'on a été, contre toute vraisemblance, jusqu'à faire des Jésuites les inspirateurs et les chefs secrets des *Illuminés de Bavière* : il est vrai qu'on ne se gêne pas davantage pour présenter le baron de Hundt comme " le créateur de la Haute Maçonnerie allemande ou *Illuminisme allemand* " (*ibid.*, p. 67) : singulière façon d'écrire l'histoire !

« A la vérité, ces *Clercs* favorisaient toute opinion que l'on voulait prendre d'eux, par l'ambiguïté de leurs réponses, de leur constitution, et l'astuce de leurs démarches ».

Et M. Benjamin Fabre ajoute : « Leur but paraît avoir été de *se superposer* au *Régime de la Stricte Observance* (1), pour prendre la direction de ses Loges, établies dans l'Europe entière, et jusque dans le Nouveau-Monde. Ils exigeaient de leurs adeptes qu'ils possédassent tous les grades conférés par la *Stricte Observance* » (2).

C'est en 1767 que cette scission, « qu'un *Pouvoir occulte* paraît avoir suscitée », et qui apparut d'abord à Vienne, se produisit dans le *Régime de la Stricte Observance*. A partir de cette époque, « il semble que, pour une raison ou pour une autre, le baron de Hundt, *Eques ab Ense*, avait démérité et perdu ce qui, jusqu'alors, avait fait sa force, c'est-à-dire la communication avec les *Supérieurs Inconnus* ». Lorsque se réunit le *Convent de Brunswick*, en 1775, « le baron de Hundt, représentant du Grand-Maître *Eques a Pennâ Rubrâ*, ...n'était que *l'ombre d'une ombre* ». Peut-être la disgrâce avait-elle frappé plus haut que le chef de la *Stricte Observance*, et atteignait-elle ce *Grand-Maître* lui-même, intermédiaire entre de Hundt et les véritables *Supérieurs Inconnus* (3).

1. Comme celui-ci *se superposait* lui-même, ainsi que tous les autres *systèmes de hauts grades*, à l'organisation tout *extérieure* de la *Maçonnerie Symbolique*.

2. Les *Clercs de la Late Observance* « offraient de communiquer aux Loges de la *Stricte Observance* les vrais statuts et instructions de l'*Ordre des Templiers* » (*Acta Latomorum*, t. Ier, p. 90). — Leurs *Supérieurs connus* étaient le baron de Raven (*Theodosius, Eques a Margaritâ*), à Ranefeld en Mecklembourg, le prédicateur Starck (*Archidemides, Eques ab Aquilâ Fulvâ*), docteur en théologie, à Darmstadt et à Kœnigsberg, et le conseiller privé Duffel, à Lille (*ibid.*, t. Ier, p. 91, et t. II, pp. 313, 369 et 383).

3. Le mystérieux *Grand-Maître* dont il est ici question ne doit pas être confondu avec le *Supérieur Général* officiel des Loges de la *Stricte Observance* : c'est le duc Frédéric de Brunswick Œls, *Eques a Leone Aureo*, qui fut élu à cette dignité en 1772, au *Convent de Kohlo*, près Pforten dans la Basse-Lusace (*Acta Latomorum*, tome Ier, p. 103 et tome II, p. 296). — Il ne s'agit pas davantage du *Grand-Maître des Templiers* reconnu non moins officiellement par la *Stricte Observance*, puis par la *Réforme de Wilhelmsbad* : ce dernier personnage fut, de 1743 à 1788, le prétendant Charles-Edouard Stuart, *Eques a Sole Aureo*, qui eut pour successeur le duc Ferdinand de Brunswick, *Eques a Victoriâ*, de 1788 à 1792, puis, à partir de cette dernière date, le prince Charles de Hesse, *Eques a Leone Resurgente* (*ibid.*, t. Ier, p. 283, et t. II, pp. 295, 333 et 384)

* * *

Un des chefs du schisme était le F.·. Stack, prédicateur de la cour de Prusse, docteur en théologie (protestante)... et ès-sciences maçonniques, dans lesquelles il avait eu pour maîtres Gugumus et le cabaretier Schrœpfer. Le premier (dont le nom est aussi écrit Gugomos, Gouygomos, Kukumus, Cucumur, etc., car l'orthographe en est fort incertaine), figure dans la liste des membres de la *Stricte Observance* sous le nom caractéristique d'*Eques a Cygno Triomphante* (1), et avec le titre de « lieutenant au service de Prusse ». D'après une lettre du F.·. prince de Carolath au F.·. marquis de Savalette de Langes (2), « Coucoumous (*sic*) ou Kukumus, d'une famille originaire de la Souabe, passa successivement dans presque tous les services de l'Allemagne, tantôt dans le militaire, tantôt dans le civil ; il se fit admirer par ses talents, mais aussi, en même temps, mépriser par son inconstance et sa mauvaise conduite... Il était chambellan du duc de Wirtemberg (*sic*) ».

« Ce Gugomos, raconte le F.·. Clavel (3), avait paru dans la Haute-Allemagne, et s'était dit envoyé de *Chypre* (4) par des *Supérieurs Inconnus du Saint-Siège* (?). Il se donnait les titres de grand-prêtre, de chevalier, de prince ; il promettait d'enseigner l'art de faire de l'or, d'évoquer les morts, et d'indiquer le lieu où étaient cachés les trésors des Templiers. Mais bientôt on le démasqua ; il voulut fuir, on l'arrêta, et on lui fit rétracter par écrit tout ce qu'il avait avancé, et avouer qu'il n'était qu'un simple imposteur (5) ».

Ce que nous allons voir ne nous permet pas de nous rallier entièrement à cette conclusion : Gugomos a bien pu en effet

1. Thory (*op. cit.*, t. II, pp. 136 et 328) écrit *Cygno* au lieu de *Cygno* ; c'est sans doute une erreur.
2. Citée dans l'article de M. Benjamin Fabre.
3. *Histoire pittoresque de la Franc-Maçonnerie*, p. 187.
4. On aurait peut-être tort de prendre à la lettre cette désignation de *Chypre*, car la Haute Maçonnerie du XVIIIe siècle avait toute une géographie conventionnelle dont nous reparlerons à l'occasion.
5. Le F.·. Clavel a emprunté presque textuellement ce passage aux *Acta Latomorum* de Thory (t. Ier, pp. 117-118, année 1775).

être un imposteur et agir comme tel en certaines circonstances, mais il a dû être autre chose aussi, au moins pendant une partie de sa carrière. C'est du moins ce qui résulte pour nous de la suite de la lettre, déjà citée, du F∴ prince de Carolath : « Dès longtemps il faisait profession des Sciences Occultes, mais ce fut l'Italie qui le forma dans cette partie. Il en revint, à ce qu'on assure, avec les plus rares connaissances, qu'il ne manqua pas de pratiquer, de retour dans sa patrie. Par de certains caractères — qui, cependant, n'étaient pas les véritables — et des fumigations, il citait des esprits, des revenants. On assure même, qu'il avait une espèce de foudre à sa commande ».

Or, d'après des témoignages que nous n'avons aucune raison de mettre en doute, il existe encore, dans l'Afrique du Nord, certains rabbins (1) qui ont précisément, eux aussi, « une espèce de foudre à leur commande », et qui, au moyen de « caractères » ou de figures kabbalistiques, produisent, dans la salle où ils accomplissent cette « opération », un véritable orage en miniature, avec formation de nuages, éclairs, tonnerre, etc. (2). C'est probablement là, à peu de chose près, ce que faisait Gugomos ; et ce rapprochement, significatif au point de vue de certaines influences judaïques, nous fait songer, d'un autre côté, à ce « mystérieux adepte caché sous le nom de Valmont, qui venait souvent d'Afrique, en Italie et en France, et qui initia le F∴ baron de Wæchter » (3).

Il aurait été intéressant d'avoir des renseignements un

1. Les Juifs de l'Afrique du Nord sont des *Sephardim*, c'est-à-dire des *descendants de Juifs espagnols et portugais*, qui prétendent posséder une " tradition „ (*Kabbalah*) beaucoup plus pure que celle des *Ashkenazim* ou Juifs allemands.

2. Rappelons à ce propos l'existence des " faiseurs de pluie „ chez un grand nombre de peuples, et particulièrement chez les noirs de l'Afrique, où ils peuvent être comptés parmi les membres les plus influents des diverses sociétés secrètes.

3. " Le baron de Wæchter, ambassadeur danois à Ratisbonne, zélateur ardent du *Système de la Stricte Observance*, dans lequel il était connu sous le caractéristique d'*Eques a Ceraso* „ (Thory, *op. cit.*, t. II, p. 392). — M. Benjamin Fabre a précédemment consacré d'autres articles à ce personnage.

peu plus précis au sujet des « caractères » dont Gugomos se servait dans ses « opérations ». D'ailleurs, parmi les *Philalèthes* comme parmi tant d'autres FF.·. de *Régimes* divers et rivaux qui s'efforçaient, avec tant de zèle et si peu de succès, de faire sortir « la Lumière des Ténèbres » et « l'Ordre du Chaos », qui donc pouvait se vanter, à cette époque surtout (1), de posséder les « *véritables caractères* », c'est-à-dire, en somme, de se rattacher à l'émanation d'une « *Puissance légitime* » aux yeux des *véritables Supérieurs Inconnus* ? Certaines destructions ou disparitions d'archives se produisaient parfois d'une façon fort opportune, trop opportune même pour ne pas éveiller les soupçons ; la *Grande Loge d'Angleterre* n'avait-elle pas été, dès ses débuts (1717-1721) et sous l'inspiration du Rév. F.·. Anderson (ex-Chapelain d'une *Loge Opérative*), la première à donner l'exemple d'une semblable façon d'agir (2) ?

Mais continuons notre citation : « Le bruit de tant de choses merveilleuses attira les regards de tout le monde, c'est-à-dire du monde maçonnique, car il faut lui rendre la justice que jamais il ne l'a montré (*sic*) à des profanes ». C'était là, de la part de Gugomos, une conduite conforme aux règles de la plus élémentaire prudence ; mais, même dans les milieux maçonniques, il aurait dû se montrer plus circonspect, dans son intérêt propre comme dans celui de sa « mission » ; et l'étalage qu'il faisait de ses « connaissances » et de ses pouvoirs fut peut-être une des causes de la disgrâce qui allait l'atteindre, ainsi que nous le voyons aussitôt après.

« Bientôt, plein de confiance, il eut la hardiesse de convoquer un Congrès Général, où il allait débiter ses rares connaissances. Mais, ô prodige ! sa force lui manqua. Il ne fut pas en état de produire les choses dont il s'était vanté. Alors, il fut en outre exclu de l'Ordre à cause de sa mauvaise conduite. Maintenant, il est continuellement errant, quoiqu'on

1. La lettre du prince de Carolath est de 1781, l'année qui précéda celle de la réunion du Convent de Wilhelmsbad.
2. Nous pourrions ajouter que cet exemple est encore suivi à l'occasion même à notre époque, par bien des Obédiences maçonniques.

assure qu'il ait rattrapé une partie de ses connaissances. On ignore son séjour actuel ».

Donc, Gugomos, manifestement abandonné par les *Supérieurs Inconnus* dont il n'était qu'un instrument, perdit tous ses pouvoirs juste au moment où il en aurait eu le plus grand besoin. Il est bien possible qu'il ait eu alors recours à quelques supercheries pour essayer de faire croire à des titres qu'il ne pouvait plus justifier par la possession des pouvoirs réels dont il n'avait été que le dépositaire momentané ; et ces titres n'étaient pas de nature à être prouvés par un document écrit quelconque, que les FF∴, même ceux des Hauts Grades, auraient d'ailleurs été incapables de déchiffrer (1). Dans ces conditions, Gugomos, pressé de questions indiscrètes, ne put s'y soustraire qu'en s'avouant « imposteur », et il fut « exclu de l'Ordre », c'est-à-dire des Hauts Grades *connus*, organisation *intérieure* par rapport à celle de la *Maçonnerie Symbolique*, mais encore *extérieure* par rapport à d'autres, celles auxquelles ce même Gugomos avait pu être rattaché précédemment, mais plutôt comme un simple auxiliaire que comme un véritable initié.

Cette mésaventure doit d'autant moins nous surprendre que l'histoire de la Haute Maçonnerie à cette époque nous en fournit bien d'autres exemples : c'est à peu près ce qui arriva au baron de Hundt lui-même, à Starck, à Schrœpfer, etc., sans parler de Cagliostro. De plus, nous savons que, de nos jours encore, pareille chose est arrivée à des envoyés ou agents de certains *Supérieurs Inconnus*, vraiment *supérieurs* et vraiment *inconnus* : s'ils se compromettent, ou si même, sans avoir commis d'autres fautes, ils échouent dans leur mission, tous leurs pouvoirs leurs sont

1. Le baron de Hundt lui-même ne put pas donner l'explication de sa propre patente chiffrée. — Plus tard, les membres du *Grand-Orient de France* durent renoncer à lire les deux colonnes de signes conventionnels figurant sur le " titre constitutif " du *Rite Primitif* (voir le chapitre V de la première partie de l'ouvrage de M. Benjamin Fabre). Remarquons ce que dit à ce sujet l'*Eques a Capite Galeato* : " ...que ces colonnes servent à certains *Grands Officiers* (?) à se reconnaître entre eux, lorsqu'ils se rencontrent à portée d'une de nos Loges, *attendu qu'ils ne portant d'ailleurs aucun certificat, ni indice de leur qualité* " (p. 63).

aussitôt retirés (1). Cette disgrâce peut d'ailleurs n'être que temporaire, et c'est peut-être ce qui eut lieu pour Gugomos ; mais le correspondant du F∴ Savalette de Langes se trompe ou s'exprime mal lorsqu'il écrit que, par la suite, « il aurait rattrapé une partie de ces connaissances », car, si les *pouvoirs* peuvent toujours être enlevés ou rendus au gré des *Supérieurs Inconnus*, il ne saurait évidemment en aucune façon en être de même pour les *connaissances*, acquises une fois pour toutes par l'initiation, si imparfaite qu'elle ait été.

RENÉ GUÉNON.

(*A suivre*)

1. Assurément, tout ceci paraîtra fabuleux à certains antimaçons, historiens scrupuleusement fidèles à la " méthode positiviste ", et pour qui l'existence des *Supérieurs Inconnus* n'est qu'une " prétention maçonnique convaincue de fausseté " : mais nous avons nos raisons pour ne pas souscrire à ce jugement trop... définitif, et nous avons conscience de ne rien avancer ici qui ne soit rigoureusement exact ; libre à ceux qui ne veulent s'en rapporter qu'à des documents écrits de garder toutes leurs " convictions "... négatives !

REMARQUES
SUR LA TRADITION CHINOISE [1]

(*suite*)

III

Ce qui précède, donne, en somme, un aperçu sur l'histoire mêlée de légendes d'une organisation traditionnelle, qui fut la véritable gardienne de la Tradition primordiale et le génie tutélaire de la civilisation chinoise. Dans la légende fabuleuse de *Lao Tsï*, écrite par *Ho Kung* vers 350 de notre ère et dont nous avons donné quelques extraits plus haut, il est dit : *Lao Tsï* changea plusieurs fois de nom. Tous les hommes, disent les livres des *Tao Shï*, se trouvent souvent dans des circonstances périlleuses ; si alors le sage change de nom, pour se conformer aux changements qui arrivent dans la nature, il peut échapper aux dangers et prolonger sa vie. Beaucoup d'hommes de notre temps qui possèdent le *Tao* se soumettent à cette nécessité. *Lao Tsï* vécut trois cent ans sous la dynastie des *Chou* ; dans ce long espace de temps il a dû se trouver plusieurs fois exposé au danger. C'est pourquoi il changea souvent de nom. Ce dernier passage, difficilement compréhensible à première vue, et d'ailleurs embrouillé à dessein comme toutes ces légendes, s'entend très bien d'une organisation traditionnelle qui, par essence plus que par prudence, doit rester à couvert. Toutefois il est possible qu'il y soit fait allusion également à des cas de longévité dont on trouve des exemples remarquables dans toutes les grandes

1. Voir *Etudes Traditionnelles* nº d'avril-mai 1952.

traditions. *Ho Kung* écrit d'ailleurs : La science du *Tao* découle de l'existence du Ciel et de la Terre, les Saints qui possèdent le *Tao* n'ont jamais fait défaut. C'est pourquoi depuis *Fu Hi* jusqu'aux trois familles impériales, on a vu de siècle en siècle des sages qui se sont illustrés par la science du *Tao*. Pourquoi faut-il que tous ces personnages soient le même *Lao Tsï* ? Enfin, le *Chou Li* nous dit : La doctrine véritable, *Tao*, a toujours subsisté dans le monde et n'a jamais péri ; seulement, cette doctrine étant confiée aux hommes, les uns rompent avec elle, les autres la continuent scrupuleusement. C'est pourquoi sa destinée dans le monde est d'être tantôt éclatante, tantôt obscure (1).

Les Taoïstes font tous remonter la fondation de leur école à *Huang Ti*, auquel sont attribués un ouvrage sur la médecine : le *Huang Ti Nei King* et le chapitre VI du *Tao Te King*. Ils la font même remonter à *Shen Nung* et considèrent que tous les maîtres sous les cinq souverains étaient des leurs ainsi que *Lu Shang*, le premier ministre des *Chou*, et *Yi Yn*, premier ministre des *Shang*.

Lu Shang, appelé aussi *Kiang Tsï Ya* et *T'ai Kung Wang*, fut non seulement le précepteur de *Wen Wang* et de *Wu Wang*, les deux fondateurs de la dynastie des *Chou* mais encore le beau-père du second. Son rôle fut assez important pour que *Se-ma Ts'ien* déclare à son sujet que c'est avec son aide que *Wen Wang* fit des projets sur les moyens de pratiquer la vertu en renversant le gouvernement des *Shang*. Cette entreprise, ajoute-t-il, demandait une grande puissance militaire ainsi que des plans très habiles ; c'est pourquoi dans les générations suivantes ceux qui ont parlé de la guerre et de la puissance secrète des *Chou* ont tous vénéré *T'ai Kung* comme l'instigateur de ces projets (2). *Se-ma*

1. Cf. Stanislas Julien. *Légende fabuleuse de Lao Tseu*, en tête de sa traduction du *Tao Te King*.

2. Cf. M. Granet, *Danses et Légendes*, p. 405 et suiv, ainsi que Se ma Ts'ien. *Mémoires Historiques*, IV, p. 35 et suiv.

On trouve dans *Les Fleurs de l'Antique Orient*, par Ç. de Harlez (extrait du *J. A.*, 1896, p. 11), sous le nom de Tze Ya Tze une courte biographie de Lu Shang et des extraits d'un ouvrage qui lui est attribué.

Ts'ien ne donne pas moins de trois traditions sur ce personnage assez énigmatique. Dans la première, il dit que c'était un homme des bords de la mer orientale, descendant d'un des quatre ministres de *Yu*, le fondateur de la dynastie *Hia*. Il était, semble-t-il, pauvre et misérable, il était vieux ; c'est en pêchant à la ligne qu'il entra en relation avec le Chef de l'Ouest au cours d'une partie de chasse organisée par ce dernier. La deuxième, qui convient fort bien à un sage Taoïste, dit que c'était un simple particulier qui vivait caché (*Ch'ou Shi Yn*) sur les rivages de la mer. Deux personnages de la suite du chef de l'Ouest qui était prisonnier de *Chou* (dernier roi des Shang) firent appel à son aide et à eux trois ils réussirent par des présents merveilleux à faire relâcher le Chef de l'Ouest. La troisième tradition, typiquement confucéenne, déclare que *Lu Shang* possédait une science étendue et était au service de *Chou*. Il quitta celui-ci en raison de sa méchanceté et alla de-çà et de-là, donnant des conseils aux seigneurs, mais il ne rencontra personne (qui sut l'apprécier), et finalement se réfugia dans l'ouest auprès du Chef de l'Ouest (de la maison) des *Chou*.

Il est à noter que le duc de *Chao*, dont le pays, comme *Ts'i*, le pays de *Lu Shang*, fut toujours réputé pour ses magiciens, est donné comme étant l'un des Trois-Ducs ou ministres et chargé de l'ouest, tandis que *Chou K'ung*, le duc de *Chou*, frère de *Weng Wang*, assistant précepteur, était chargé de l'est. Reste le centre, pour *Lu Shang*, dont on ne parle pas. Or, dans la biographie de *Lu Shang*, *Se-ma Ts'ien* affirme qu'il était chargé de l'est. Ceci n'est compréhensible que si l'on admet que le duc de *Chou*, patron avant Confucius de l'école de *Lou*, rivale de celle de *Ts'i*, prit le pas sur *Lu Shang* à la mort de *Wu Wang*. Il fut en effet chargé de la régence pendant la minorité de *Ch'eng Wang* (1).

Yi Yn est le modèle des conseillers et c'est le duc de *Chou*

1. La légende s'est emparée de ce personnage célèbre et raconte entre autre qu'il fit un voyage de trois jours sur son char esprit au mont *K'un lun*. C'est à la suite de cette visite qu'il put remporter de haute lutte la victoire sur le dernier roi Shang et ses partisans. La forme magique de ces combats

lui-même qui le prit pour exemple lorsqu'il dut se défendre de l'accusation de vouloir supplanter son neveu. *Yi Yn* aida *T'ang* à vaincre *Kie*, le dernier des *Hia*. Comme on le verra, sa biographie semble calquée sur celle de *Lu Shang* au point de faire croire à un plagiat. Il est fort probable qu'elle a été arrangée sous les *Chou* comme tout ce qui nous a été transmis des *Shang* et cela pour vaincre les résistances et les répugnances du peuple *Shang* envers leurs nouveaux maîtres.

La biographie de *Yi Yn* offre quelques particularités originales. Il naquit miraculeusement de *K'ung Sang* (le Murier Creux). Sa mère habitait sur la rivière *Yi*. Etant enceinte, elle rêva qu'un esprit (*Shen*) lui donnait cet avertissement : quand d'un mortier sortira de l'eau, marche vers l'est et ne tourne pas la tête pour regarder en arrière. Le lendemain elle vit un mortier qui sortait de l'eau. Elle avertit ses voisins et marcha vers l'est pendant dix li, puis elle tourna la tête pour regarder : son pays entier était sous l'eau. Elle-même devint *K'ung Sang* (Murier creux). *Yi Yn* fut découvert par une fille de la famille princière de *Sin* et présenté au Prince, qui confia son éducation à un cuisinier. *T'ang* ayant entendu parler de lui le fit demander au Prince qui refusa. *T'ang* demanda alors la main de la fille de ce dernier, qui, heureux, la fit accompagner par *Yi Yn*.

K'ung Sang, le murier creux, est l'arbre de l'est, le *Fou Sang*, le mûrier où monte le soleil levant, ou plutôt des dix soleils et de leur mère dont l'époux est *Ti*, le Seigneur d'en haut. Il est dit qu'une fois les dix soleils apparurent ensemble, risquant de brûler la terre, et qu'un archer habile en abattit neuf. Ces dix soleils ne seraient-ils pas l'image des dix époques dont neuf étaient révolues et qu'il fallait éliminer pour ne pas gêner la marche de la dixième ? En tout cas, il est dit que *Huang Ti* partit de *K'ung Sang* pour s'élever à la place souveraine. Son successeur y résida également.

illustre très bien les influences bénéfiques et maléfiques qui forment l'arrière plan de ce tournant décisif de la civilisation chinoise.

Pour plus de détails, Cf., E. T. C., Werner. *Myths et Légendes of China* p. 152 et *Dict. of chinese Mythology*, p. 51.

Enfin c'est à *K'ung Sang* que la mère de Confucius le conçut (ou l'enfanta). Toutes ces légendes se tiennent donc étroitement.

L'autre tradition dit que *Yi Yn* était un simple particulier ou lettré solitaire (*Ch'ou Shi*). *T'ang* envoya des gens le chercher en lui offrant des présents, ils s'en retournèrent cinq fois (d'autres disent trois fois). Enfin, il se résolut à venir ; c'est en accompagnant *T'ang* qu'il discourut sur le Roi simple (*Su Wang*) et sur les neuf maîtres. Bien qu'un commentaire précise que ces neuf maîtres sont les trois Souverains, les cinq Empereurs et *Yu*, le fondateur de la dynastie *Hia*, il semblerait que ce soit, comme le Roi simple, de hauts personnages Taoïstes. *T'ang* éleva *Yi Yn* en charge pour que l'état fût bien dirigé. *Yi Yn* quitta *T'ang* pour aller à la cour de *Hia*. Mais indigné de sa conduite, il revint à *Po*. Par la suite il suivit *T'ang* dans sa marche contre *Kie* et, après sa victoire, il annonça le nouveau règne, alors les Seigneurs se soumirent (1).

Le fils de *Ti Yn* fut également conseiller du roi *T'ang* et deux autres personnages peu connus furent conseillers des rois *Shang*. Il serait trop long de parler ici des personnages qui servirent de conseillers ou ministres aux souverains antérieurs aux *Shang*, mais il est intéressant de comparer tout ce qu'on vient de lire avec le rôle joué auprès de *Shi Huang Ti*, de la dynastie *Ts'in*, et *Kao Tsi*, fondateur des *Han*, par leurs conseillers respectifs *Lu Pu Wei* puis *Li Si* et *Chang Leang*. Ce dernier est l'ancêtre du fameux *Chang Tao Ling*, fondateur de la secte des *Tao Shi* et dont les descendants gardèrent la primauté jusqu'à nos jours.

Ce serait évidemment peine perdue que de vouloir passer ce qu'on vient de lire au crible de la critique et des méthodes dites historiques, qui, de toute façon, n'atteignent que la surface des choses et laissent de côté tout ce qui en constitue l'âme et l'essence même. Comme le dit le proverbe chinois :

1. Cf. M. Granet. *Danses et Légendes*, p. 416 et suiv., ainsi que Se-ma T'sien, *Mémoires historiques*, t. I, p. 178 et suiv.

« L'antiquité est comme le riz pur, nous ressemblons à des cosses vides » (1). Pour les modernes, la plus haute civilisation paraît primitive, la plus haute forme de gouvernement paraît archaïque, parce que les anciens tendaient au Ciel et non à l'homme. Et c'est un des plus célèbres disciples de *Lao Tsé* qui a écrit ce passage remarquable : « Une vive lumière éclairait la plus haute antiquité, mais à peine quelques rayons sont venus jusqu'à nous. Il nous semble que les anciens étaient dans les ténèbres, parce que nous voyons à travers les nuages épais dont nous venons de sortir. L'homme est un enfant né à minuit ; quand il voit se lever le soleil, il croit qu'*hier* n'a jamais existé » (2).

IV

Nous avons vu que sous le règne de *Sui Jen*, souverain de la *douzième dynastie* de la huitième période fabuleuse, quatre grands officiers sortirent d'un fleuve pour régler toutes choses à la place du Ciel et seconder ce souverain. Des dragons lui apportèrent une table et une tortue des caractères. Ces mêmes prodiges se renouvelèrent plusieurs fois jusqu'à *Fu Hi*. Ce dernier ne semble donc pas l'inventeur proprement dit de l'écriture, il ne fit que poser les bases de l'écriture actuelle qu'il adopta d'après une écriture antérieure qu'elle-même provenait d'une autre plus ancienne, mais toutes ces écritures sont censées avoir un prototype céleste.

C'est à la fin de cette 8e période qu'apparut le système des cordes nouées qui dura jusqu'à *Fu Hi* et *Shen Nung*, son successeur. Cette invention comme nous l'avons signalé plus haut, est donnée comme une marque de dégénérescence.

On attribue généralement à *Fu Hi* l'invention des huit trigrammes ou *Pa Kua*, dont les figures sont formées par

1. On pourrait ajouter en corollaire : Et nous ne ressemblons que des coques vides.

2. Cité par Nic. Möller, dans son intéressante étude sur *la Métaphysique de Lao Tseu*, d'après Abel Rémusat : *Mélanges d'histoire et de littérature orientale*, vol. I, p. 69.

la combinaison de lignes continues et brisées. De ces huit trigrammes il tira par permutation les 64 hexagrammes du *Yi King*. Certains ont pu voir, non sans raison, dans ces figures une représentation du monde et une dérivation du système des cordes nouées. Toutefois l'origine des caractères archaïques *Ku Wen* et des six principes de l'écriture, *Liu Shu*, est attribuée à *Ts'ang K'i*, ministre de *Huang Ti* et premier président du bureau des écrivains officiels. La légende lui donne quatre yeux, l'aspect d'un dragon et affirme qu'il sut former les caractères en naissant et reçut le *Ho Tu*. En s'approchant un jour de la rivière *Lo* une tortue divine vint à lui, présentant sur son dos des caractères bleus. Se basant sur cette révélation et des observations astronomiques et géomantiques, il composa des caractères, origine de l'écriture *Ku Lu Chou* qui subsista, dit-on, jusqu'en l'an 827 avant Jésus-Christ. Toutefois, plusieurs présages extraordinaires suivirent cette invention, parce qu'elle perturbait le monde bien qu'elle fût nécessaire à la marche descendante du cycle.

V

Par un édit de *King Ti*, empereur de la dynastie *Han* (156-151 av. J. C.), l'ouvrage de *Lao Tsï* fut élevé au rang de *King* ou livre canonique. Le sens primitif de *King* est tissage, plus exactement chaîne d'un tissu, tandis que *Wei* est le nom donné aux commentaires, son sens primitif est trame d'un tissu. La disposition polaire de l'écriture idéographique chinoise, qui est toute en descente à plein et en remontée à vide, l'apparente au tissage. On sait que l'écriture chinoise est disposée en lignes verticales allant de droite à gauche, chaque caractère se traçant de gauche à droite et de haut en bas. D'autre part, la structure de la phrase se compose essentiellement de caractères vides (particules fixatives) et de caractères pleins (mots invariables), ces derniers représentant les idées dans leur forme la plus univer-

selle et la plus complète, ce qui les rend immuables. Quant aux caractères vides, ils constituent le moule ou la trame de la phrase dans laquelle viennent se placer les caractères pleins, lesquels selon leur position peuvent être sujet, verbe, complément, etc. C'est sur ces caractères vides d'expressions, plus rarement sur le parallélisme et le rythme, ce dernier réservé surtout à la poésie, que repose le plus clair de la syntaxe chinoise (1). On peut donc affirmer que l'écriture idéographique chinoise est l'écriture métaphysique par excellence car elle permet d'exprimer les idées en leur conservant le maximum d'universalité. Signalons aussi que les anciens Chinois associaient la ligne courbe à la poésie et au chant, et la ligne droite au langage, et on sait que poésie et chant étaient dans l'antiquité les deux aspects complémentaires des rites incantatoires.

Une partie notable du *Tao Te King* est en vers ou prose rythmée, il est possible qu'il le fut en totalité à l'origine, d'où son extrême concision qui donne à beaucoup de passages un tour paradoxal avec souvent plusieurs sens parallèles. Il ne fait pas de doute que nous n'avons plus le texte primitif qui devait être écrit en caractères anciens, sans compter les altérations que font supposer les nombreuses variantes de certaines éditions. A première vue, l'ouvrage se présente comme une collection de petits centons curieusement assemblés et dont un bon nombre sont passés en proverbe ou se retrouvent dans divers autres ouvrages, y compris le *Yi King*. La plupart peuvent être pris comme thèmes de méditation et ont certainement servi comme tels sous la direction de maîtres compétents. Bien que la disposition en 81 chapitres soit, dit-on, postérieure, elle ne semble pourtant pas faite au hasard. On peut voir que le symbolisme des nombres s'applique presque toujours à l'idée maîtresse des chapitres (2).

1. Cf. G. Margouliés. *Petit précis de grammaire écrite*.
2. Par exemple chapitre 40. On sait que ce nombre a le sens de réconciliation ou de retour au Principe, de restauration de l'ordre primordial détruit par la chute de l'homme (R. Guénon. *Le Roi du Monde*). Par ailleurs, le P. Wiéger note que les treize premiers chapitres forment une série (*Les*

L'édition de *Ho Shang Kung* est la seule où ceux-ci portent un titre, composé de deux caractères chaque fois. Nous avons cru intéressant de les traduire. Il existe des éditions qui donnent d'autres divisions, la plus courante est celle en 72 chapitres, mais celle en 81 est la plus traditionnelle. En effet, la série impaire 3, 9, 27, 81 se rattache naturellement à l'unité et c'est *Huai Nan Tsi* qui déclare : le Ciel est 1, la Terre 2, l'Homme 3, 3 fois 3 font 9, 9 fois 9 font 81. Le plan de l'ouvrage semble d'ailleurs se dérouler en spirale, ce qui explique le manque de suite apparente dans les idées développées. Celles-ci, au lieu de suivre un développement linéaire, comme dans nos littératures sont assujetties à un développement curviligne, d'où une perspective différente où l'on reconnaît la propension de l'esprit chinois à raisonner par voie de propositions successives qui partent d'un fait particulier pour y rattacher des conceptions de plus en plus vastes et aboutir à la considération de l'empire ou de l'univers (1). Pour s'en rendre compte, il suffit de lire n'importe quel classique chinois ou quelque ouvrage important de la littérature chinoise. Le *Tao Te King* ne saurait faire exception à cette règle. Partant de l'idée centrale de la Voie, *Lao Tsï* expose, précise et élargit sa pensée en la déroulant progressivement pour terminer par la définition de l'homme sage, c'est-à-dire de l'homme qui a réalisé l'épanouissement complet de son être sur le plan humain (2).

Pères du système Taoïste, p. 21, chapitre 14. Résumé des commentaires). Cela n'est pas sans analogie avec le plan sur lequel Dante a tissé sa merveilleuse *Divine Comédie*.

1. Cf. Les *Mémoires historiques*, de Se-ma Ts'ien, trad. par Ed Chavannes t. V, p. 381 en note. Mais on comprend mal que cette propension ait reçu l'épithète de fâcheuse surtout après avoir lu l'ouvrage remarquable de M. G. Margouliés : *La langue et l'écriture chinoise*.

2. Ce qu'on vient de lire suggère un rapprochement assez inattendu avec ce que dit Léon Daudet sur la démarche de la pensée de Montaigne dans : *Mes Idées Esthétiques*, p. 87. « J'ai essayé naguère, dans le troisième volume de mon Courrier des Pays-Bas, de tracer le chiffre ou schéma de la pensée de Montaigne, qui part d'un livre, ou d'une remarque donnée ; puis à partir de là suit des cercles successifs et sub-intrants, auxquels sont tangents d'autres livres et d'autres réflexions ; puis se retourne et réinvolte brusquement et, après un certain nombre d'autres cercles, se concentre sur la personnalité elle-même et l'idée de mort. Dans cette promenade ou exploration spiroïdale, il n'est presqu'aucun thème psychologique, biologique que n'ait touché le grand explorateur de l'être humain.

Ce n'est pas seulement dans la littérature chinoise qu'on trouve cette disposition spiroïdale, mais aussi dans le développement et le déplacement de la civilisation chinoise elle-même, dont la littérature n'est que la trace et l'image. Depuis ses origines cette civilisation qui semble provenir de la haute région du *Kan Su* (1) et du *Tsing Hia*, jadis luxuriante, mais depuis fort longtemps soumise à un dessèchement maintenant très avancé, suit sensiblement, tel un lent météore, une trajectoire nord-ouest sud-est. Ce fait explique la convergence ou, si l'on veut, l'aspiration des pays périphériques plus ou moins barbares vers les différents centres de culture chinoise dans la région de la courbe et du cours inférieur du Fleuve Jaune où elle resta quasi stationnaire jusqu'à la période *Han*. Après une sorte de comblement, correspondant à sa plus grande amplitude et sous l'effet des invasions du nord-est, tartares et autres, la civilisation chinoise se déplaça sur le cours du *Yang Tsi* avec une amplitude et des interférences plus marquées. Elle semble tendre de nos jours à passer sur le *Chu Kiang*, la rivière de Canton. Il est facile de constater que l'ensemble des chaînes de montagnes qu'on pourrait appeler en géologie l'éventail chinois, a pour axe précisément cette haute région du *Kan Su* et du *Tsing Hia* d'où partent outre le Salween et le Mékong, le Fleuve Jaune (*Huang Ho*) et le Fleuve Bleu (*Yang Tsi Kiang*), les deux artères principales de la Chine. Cet axe se trouve aussi dans les parages du fameux *K'un Lun*, montagne centrale sinon du monde, du moins du continent asiatique (2). A ce centre physique, qui a dû se déplacer

1. Il est intéressant de noter que le *Kan Su*, est maintenant avec le *Shen Si*, le foyer national des musulmans chinois après avoir été le berceau des Chinois et le point de départ de la civilisation chinoise. Cette région qui fut également le point d'appui du fameux Gengis Khan comprend en majeure partie des tribus nomades réputées pour la maîtrise de leurs cavaliers et dont l'esprit toujours guerrier pourrait réserver, le moment venu, bien des surprises en Asie Centrale voire même en Chine.

2. Sur le *K'un Lun*, Cf. Appendice I et II. Pour plus de détails, Cf. Mayer's, *Chinese Reader Manual*, p. 108-109, M. Granet, *Pensée chinoise*, p. 357 et etc. Werner, *Dict. of chinese mythology*. Cf. également la légende du voyage du Roi Mou aux contrées occidentales et sa visite à Si Wang Mu dans le *Hou T'ien Tse Tchoan*, trad. Dr Eitel, C. R. Vol. XVII et E. Cha-

sensiblement au cours des âges, correspond évidemment un centre spirituel important sinon suprême dont les cinq montagnes sacrées de la Chine proprement dite, sont les relais principaux. On trouve d'ailleurs de nombreuses allusions à ce centre dans les légendes et autres écrits aussi bien en Chine qu'aux Indes, et presqu'en Europe, ce prolongement de l'Asie (1). Or, les rayons de l'éventail chinois sont précisément orientés nord-ouest sud-est dans sa partie occidentale et les chaînes de montagnes s'y étendent presque sans discontinuité jusqu'en Birmanie, Malaisie, Insulinde et Indo-Chine, pays où justement se trouvent des colonies chinoises très prospères. Par contre, dans la Chine proprement dite, les chaînes de montagnes présentent de nombreuses cassures et une orientation plutôt ouest-est avec tendance à s'infléchir vers le nord-est. Cette configuration a donné naissance naturellement aux dix-huit provinces chinoises dont les particularités curieuses et l'autonomie remarquable sont difficilement explicables si l'on fait abstraction de ces conditions géologiques dans le développement de la civilisation.

VI

Dans son introduction aux *Pères du Taoïsme*, le R. P. Wiéger fait remarquer avec justesse que beaucoup de caractères sont employés par les anciens Chinois dans leur sens étymologique tombé en désuétude ou devenu rare. Ajoutons qu'en étudiant soigneusement les caractères importants du texte qui nous intéresse et dont les dictionnaires ne donnent pas toujours les explications nécessaires, on constate que tous les concepts, pour lequels nous devons recourir aux termes philosophiques et à la représentation géométrique classique, sont rendus dans l'écriture chinoise an-

vannes, *Mémoires Historiques*, de Se-ma Ts'aen, t. V, appendice II, enfin L. Hodous, *The Chinese conception of Paradise*, Chinese Recorder, juin 1914.

1. Cf. l'ouvrage de R. Guénon, *Le Roi du Monde*.

cienne par des graphies représentant des notions simples et intégrales prises dans la nature ou tirées de la vie courante. C'est l'individualisme croissant de l'homme, son éloignement de la nature, ou si l'on veut de l'état édénique, avec, comme résultat, un antagonisme de plus en plus marqué, qui rendit nécessaire l'emploi de termes abstraits et une multiplication de caractères et de mots. Notons aussi que beaucoup de caractères se trouvent naturellement expliqués ou définis par d'autres caractères de même radical *et surtout* de même son et de même phonétique. Il en est ainsi parce que ce caractère ancien est souvent la représentation d'un geste rituel, complément indispensable de toute incantation. Dans son commentaire sur le *Kua Ta You* du *Yi King*, *Chu Hi* explique le caractère *Heng* par *Hiang* et ajoute ce qui suit : Les sons et les traits des caractères paraissent avoir assez peu d'importance. C'est pourquoi les lettrés qui nous ont précédés croyant comprendre l'essentiel négligèrent ces minuties. Il est certain que si en cet endroit et dans les endroits semblables vous n'examinez pas toutes choses, vous ne découvrez pas le sens propre et vous souffrirez un grand dommage». Les anciens auteurs en effet, ne manquaient pas d'utiliser les ressemblances phonétiques pour déterminer la signification des mots et on retrouve des traces de cette sémantique notamment dans le *Cratyle* de Platon (1), comme l'a signalé René Guénon, à propos du nirukta hindou. Il s'agit là d'une science traditionnelle fondée sur les lois de l'analogie et dont la clef semble, comme tant d'autres, perdue depuis longtemps (2).

C'est de 240 avant Jésus-Christ que date l'invention du pinceau ou plutôt la généralisation de son emploi, ce qui

1. *Cf.* A. Waley. *The Way and its Power*. p. 162 et note I, p. 163.

2. Cf. Alain Daniélou. L'*Alphabet Sanscrit et la Langue Universelle* dans *France-Orient*. nº 48. avril-mai 1945 : " A quelle époque de l'histoire du monde, quelle sorte d'êtres mystérieux ont pu façonner le langage dans l'abstrait comme un traité de géométrie dont chaque proposition s'enchaîne avec une autre, dont chaque théorème est le résultat des conclusions précédentes ? Quels esprits prodigieux ont pu penser l'instrument de la pensée, le langage dont dépendent toutes les connaissances humaines „. On pourrait rapporter ces lignes à l'écriture chinoise dont on a dit qu'elle a pour but de rendre la parole visible.

révolutionna la composition et l'aspect des caractères, lesquels étaient tracés au stylet sur des lamelles de bambous ou des planchettes recouvertes de vernis. De rond le tracé devint carré, le rond est en effet le symbole du ciel, le carré celui de la Terre (1). Il en résulta des modifications importantes dans l'ordre graphique et phonétique en correspondance avec des changements non moins remarquables dans la pensée et dans les mœurs.

Comme ces quelques indications le laissent entrevoir, l'origine de l'écriture chinoise est fort obscure ; mais les légendes sont unanimes pour déclarer que cette origine est non humaine. En tout cas, aussi haut qu'on puisse remonter, l'écriture chinoise forme un tout complet et homogène suivant un mode de développement parfaitement régulier où l'on ne discerne ni état d'ébauche, ni apports étrangers. De plus, son histoire est intimement liée à l'histoire de la Chine dont elle est en quelque sorte le fil conducteur. On attribue à *T'ien Huang*, Souverain du Ciel, un livre en huit chapitres, origine des lettres, et il est dit que les caractères qui n'avaient aucune forme déterminée et dont se servirent les trois premiers souverains légendaires n'étaient qu'or et pierres précieuses (2).

Il n'existe plus de spécimen de l'écriture du temps des *Hia*, par contre celle des *Shang* nous est connue par les inscriptions sur leurs objets rituels, principalement les cloches et les trépieds, mais surtout par les os gravés découverts à la fin du siècle dernier sur l'emplacement de leur ancienne capitale *An Yang* au *Honan*. Toutefois, on prétend que les

1. Il est intéressant de noter ici qu'un enfant peut d'une façon innée dessiner plus facilement un cercle que toute autre figure géométrique. En général les enfants de trois ans y parviennent très bien, mais dessiner un carré reste réservé aux enfants de cinq ans. Toutefois H. G. Greel, dans *Essays on Early Chinese Culture*, I, p. 45 et suiv., rejette cette tradition et prétend qu'au contraire il est plus facile de tracer des traits droits avec un stylet qu'avec un pinceau. En tout cas, le tracé des caractères a bien changé comme nous l'indiquons et il est possible qu'on en ait donné une explication inexacte faute d'en connaître la raison profonde ou même pour la cacher.

2. A. C. Emmerich, décrivant le Paradis, y vit des esprits ayant sous le bras des rouleaux minces et brillants sur lesquels étaient tracées des lettres bleues et dorées. (*Vie d'A. C. Emmerich*, t. III pp. 440-44).

codes des cérémonies des *Hia* et des *Shang* furent écrits sur des tablettes de bois et de bambou qui subsistaient encore au début de la dynastie *Chou*. Cette écriture semble d'ailleurs n'avoir servi qu'à des buts rituels et pour le bénéfice d'une élite qualifiée qui sut éviter d'en vulgariser l'usage. Celle-ci savait fort bien que loin d'éclairer le peuple l'instruction n'aurait fait que le troubler et fausser ses aspirations. En effet il ne fait pas de doute, comme l'a écrit L. C. Hopkins, dans un article sur *L'écriture dans l'ancienne Chine*, qu'aux premiers temps de la race, savoir lire et écrire constituait principalement le mystère qu'on admirait chez une classe privilégiée et éduquée ; très probablement héréditaire, et que l'écriture archaïque avait été imaginée pour le service et le profit d'une hiérarchie exclusive et non pour servir au public (1). Cette classe, ou plutôt l'organisation traditionnelle dont elle n'était que l'émanation, détenait, comme on l'a déjà vu, les clefs de la connaissance traditionnelle et les principes directeurs de la civilisation chinoise. C'est ce qui lui a permis de mener directement d'abord, indirectement ensuite, les destinées de la Chine et de l'adapter aux conditions des différentes époques jusqu'aux temps modernes et cela sans sortir de la voie qui lui avait été tracée à l'origine.

C'est à *Yu*, fondateur de la dynastie *Hia*, qu'est attribué le *Ho Fang* ou grand Plan dont les neuf divisions sont développées dans le *Chou King*. Il le reçut sous la forme d'un diagramme *Lo Shu* porté sur le dos d'une tortue mystérieuse. Perdu à la fin des *Shang* il fut retrouvé, paraît-il, par le ministre du dernier souverain de cette dynastie qui le remit à *Wu Wang*, le fondateur de la dynastie *Chou*. C'est au père de ce dernier, *Wen Wang*, qu'on doit la rédaction actuelle du *Yi King* et sa transformation en livre divinatoire. Il

1. C'est ce que dit Kung Yng Ta, cité par le P. de Prémare, dans *Vestiges*... p. 423 : « Il y avait sans contredit des lettres avant Fu Hi, mais on ne les employait pas encore pour instruire le peuple. Au temps de Fu Hi on commença à employer les conventions écrites ». Cf. également Fung Yu-Lan, *History of Chinese Philosophy*, p. 7.

fut aidé dans sa tâche par son plus jeune fils, le duc de *Chou*, lequel prit également une part importante dans l'élaboration du *Chou Li*, code des cérémonies des *Chou*, ainsi que le *Er Ya*, le premier dictionnaire chinois (1).

Loin d'être primitive dans le sens que donnent à ce terme les modernes, l'écriture archaïque paraît au contraire assez compliquée. Il est prouvé que vers 827 avant J. C. l'Empereur *Süan Wang* voyant que la forme des caractères avait subi des altérations chargea *Chou*, l'historiographe de l'Empire, de la fixer, en la ramenant autant que possible à la forme archaïque. A cet effet *Chou* dressa à l'usage des scribes un catalogue des caractères à utiliser dans l'administration. Ceux-ci remplacèrent les caractères antérieurs devenus trop compliqués et surtout présentant des variantes trop nombreuses. Son ouvrage, qui porte le nom d'Annales de *Chou*, fut gravé sur dix tambours en marbre, dont neuf seulement subsistent encore à Pékin. Le dixième, qui comprenait six chapitres, fut perdu au temps de *Wu Ti*, le troisième Empereur de la dynastie *Han*, au début de notre ère.

Avec la décadence des *Chou*, et pendant la période dite des Royaumes combattants, cette réforme fut négligée et l'écriture, utilisée de plus en plus par des hommes sans qualifications ni scrupules, dégénéra comme le reste. Peu s'en fallut que la civilisation chinoise ne disparût dans le tourbillon des luttes intestines. On a parlé à ce sujet d'une émancipation de la Chine, ce ne fut au fond que la liquidation d'un passé, et quel passé ! Cette période vit la venue au pouvoir d'hommes de basse condition et la chute de presque toutes les maisons régnantes, d'où le nivellement des conditions de la plupart des Chinois. Le *Yi Wen Shi* dit à ce sujet : Les différentes philosophies appartiennent à dix écoles dont neuf seulement sont dignes d'attention. Toutes firent leur appari-

1. Cf. T. Watters. *Essays on the Chinese Language*, ch. II : *The Cultivation of their Language by the Chinese*, et ch. III : *Origin and early History of the Language*. Cf. également L. Wieger, *Caractères Chinois*. Introduction et R. B. Blakney. *A course in the analysis of chinese characters*. Introduction, part II.

tion avec le relâchement du pouvoir royal et l'affaiblissement des nobles féodaux. Elles diffèrent grandement par ce qu'elles préfèrent et par ce qu'elles rejettent. Aussi les différentes pratiques des neuf écoles pullulent, mais elles ont (toutes) un développement commun. Chacune s'attache à un seul point qu'elle prétend être le meilleur et qu'on discute de manière à gagner la faveur des grands féodaux (1).

Finalement, alors que le désordre paraissait sans issue, un des princes les plus puissants de ceux qui luttaient pour l'hégémonie, le duc de *Ts'in*, prit le pas sur ses rivaux en anéantissant les *Chou* en 255 av. J. C. Le peuple des *Chou* s'enfuit dans l'est, les ustensiles précieux des *Chou* et surtout les neuf Trépieds de *Yü* tombèrent en la possession de *Ts'in*, mais au cours de leur transfert l'un d'eux tomba dans la *Sï* où nul ne put le retrouver par la suite. Et on ne sait trop rien de ce qui advint des autres (2). *Se-ma Ts'ien* dans son traité sur les sacrifices *Feng* et *Shan* écrit : Quand l'Empereur éminent (*Fu Hi* ?) fleurit, il y eut un trépied sacré ; le nombre en symbolisait l'unité universelle : l'union du Ciel, de la terre et de tous les êtres était réalisée. *Huang Ti* fit trois trépieds avec le métal que lui fournirent les neuf pasteurs (du peuple) et s'en servit pour brûler les victimes qu'il offrait aux empereurs d'en haut et au *Kuei Shen*. (Aussi) toutes les fois qu'un sage se présenta, (les trépieds) apparurent. Il furent transmis aux *Hia*, puis aux *Shang* ; mais la vertu des *Chou* s'étant pervertie et le dieu du sol à *Sung* (dont les princes descendaient des *Shang*) ayant disparu, les trépieds tombèrent dans l'eau où ils s'enfoncèrent et devinrent invisibles.

1. Cf. Fung Yu-Lan, *A History of Chinese Philosophy*, p. 9 et suiv. Il importe de retenir que le débordement de ce " commun avènement " put être magistralement endigué, comme bien d'autres révolutions par la suite, grâce à la patiente vigilance des véritables gardiens de la civilisation chinoise. Ils sembleraient même les avoir provoquées en temps voulu afin de mieux les dominer et surtout empêcher l'emprise durable des influences mauvaises toujours prêtes à les soutenir.
2. Cf. Se-ma Ts'ien, *Mémoires Historiques*, t. II, p. 94 et t. III, p. 429.

VII

La période des Royaumes combattants prit fin en 221, lorsque le prince *Cheng* des *Ts'in*, après avoir écrasé tous ses opposants, monta sur le trône impérial avec le titre de *Ts'in Shi Huang Ti*. D'un génie peu commun, il s'appliqua avec la dernière rigueur non seulement à l'unification territoriale et politique de la Chine mais aussi à son unification culturelle. Initié de bonne heure par son précepteur, certains disent son véritable père, *Lu Pu Wei*, marchand fort riche et politicien très habile, *Ts'in Shī Huangti* et fut remarquablement secondé par son ministre *Li Sï*, lequel se chargea, entre autres, de l'unification des caractères et publia à cet effet un index de caractères simplifiés dont l'usage devint obligatoire dans tout l'Empire.

Ces réformes n'allèrent pas sans une opposition d'abord sourde puis ouverte des lettrés (*Ju*) conservateurs et frondeurs. Pour la vaincre, le premier Empereur n'hésita pas à ordonner, à l'instigation de *Li Sï*, la proscription et la destruction générale de tous les livres en 122. Il s'attaqua tout particulièrement aux livres de Confucius et de ses disciples ainsi qu'aux chroniques des maisons héréditaires à l'exception de celle de *Ts'in*. Cependant les personnes ayant la charge de « lettrés au vaste savoir », au nombre de 70, partagèrent avec la bibliothèque impériale le droit de conserver les livres proscrits. Tous les lettrés durent s'incliner et ceux qui se risquèrent à résister ou protester furent mis à mort. On remarquera entre autres que ni le *Yi King* et ni le *Tao Te King*, c'est-à-dire les livres contenant la quintessence de l'enseignement antique, ne figurèrent parmi les livres mis à l'index. Ne furent pas touchés également les ouvrages présentant une réelle utilité, c'est-à-dire ceux traitant de médecine et de pharmacie, de divination par la tortue et l'achillée, d'astrologie, d'agriculture et d'arboriculture. Sans ces mesures draconiennes, mais indispensables pour éliminer les éléments nocifs qui s'étaient donné libre cours à la fin de la

période féodale, il est certain que le nouvel Empereur, nettement inspiré par les Taoïstes, n'aurait pu faire œuvre durable. Il est à remarquer à ce propos que les fondateurs des dynasties ultérieures et leurs souverains les plus capables eurent tous des attaches taoïstes ou plus tard bouddhistes. Il apparait toutefois que *Ts'in Shï Huang Ti*, enivré par ses succès et fort de sa puissance, ait cherché à outrepasser son mandat et à forcer le destin malgré de nombreux signes contraires. Ainsi, après avoir accompli le fameux sacrifice *Feng* sur le *T'ai Shan*, il fut surpris, sur le chemin de retour, par un orage qui l'obligea à chercher refuge sous un arbre. A ce propos il est dit que ce sacrifice fut accompli à l'imitation des 72 personnages qui l'avaient précédé et dont douze seulement sont connus. Ce sont *Wu Huai*, *Fu Hi* et ses descendants et les fondateurs des trois dynasties *Hia*, *Shang* et *Chou*.

Voyageur infatigable, le Premier Empereur parcourut tout l'Empire, il se rendit notamment à deux reprises sur les bords de la mer orientale, le pays d'origine de *Lu Shang*, le premier conseiller des *Chou*. Très superstitieux (tout génie a ses faiblesses), il venait y chercher les Immortels et la drogue d'immortalité. En fait il ne trouva que des charlatans qui abusèrent de sa crédulité en l'incitant à envoyer à grands frais mais sans résultats, et pour cause, une expédition à la recherche des trois montagnes sacrées au milieu de la mer (1). Il essaya également, sans y parvenir, de faire repêcher dans la *Sï* le trépied de *Yü* qui y avait jadis disparu. Enfin, au retour de sa deuxième visite à la mer orientale, il tomba malade et mourut subitement avant d'atteindre la capitale, treize ans à peine après avoir accompli le sacrifice *Feng*.

Malgré sa courte durée, le règne de *Ts'in Shï Huang Ti* marque un point tournant de l'histoire de la Chine. Son influence fut si grande qu'elle permit à la Chine de développer à l'abri de sa grande muraille toutes les possibilités de sa civilisation et de maintenir celle-ci quasi intacte jusqu'à

1. Il s'agit du deuxième paradis Taoïste, résidence des huit Immortels, situé à l'extrême-est sur l'océan.

nos jours. La dynastie des *Ts'in* fut éphémère, elle s'arrêta court au fils cadet du premier Empereur, assassiné au bout de trois ans d'un règne sans gloire (1).

Des puissances comme des influences de toutes sortes entrèrent en jeu et l'œuvre gigantesque accomplie par le premier Empereur déborda le cadre dynastique et nécessita pour être consolidée qu'une dynastie de souche obscure la poursuive tout en en tempérant les excès. Cette dynastie dégénéra à son tour et celles qui lui succédèrent, selon un rythme général de 400 ans, après des périodes de désordre d'autant plus violent que la dynastie éliminée avait eu plus de durée ou plus de puissance, reçurent chaque fois les impulsions et les influences nécessaires pour maintenir la Chine dans sa voie. Ainsi une réaction inévitable suivit la fin des *Ts'in*. Après quatre ans de lutte et de troubles, un officier obscur, *Liu Pang*, fils d'un fermier réussit à s'emparer du pouvoir et à fonder la grande dynastie des *Han*.

La naissance de *Liu Pang* n'est pas exempte de merveilleux et rappelle celle des Empereurs Légendaires. C'est la dernière fois que de tels faits sont rapportés dans l'histoire de la Chine bien que d'autres fondateurs de dynastie après lui aient connu une fortune aussi extraordinaire (2). Dès qu'il fut devenu Empereur, sous le nom de *Kao Tsi*, *Liu Pang* ne s'entoura guère que de conseillers Taoïstes. Malgré son franc mépris des lettrés il sut les ménager et s'assurer leur concours pour consolider sa dynastie. Ceux-ci en profitèrent pour s'organiser en corps d'état et dès que l'édit de proscription des livres fut tacitement rapporté, en 191, après la mort de l'Empereur, ils mirent tout en œuvre pour rechercher les ouvrages anciens encore existants. Certains furent retrouvés ou reconstitués tant bien que mal, d'autres, le plus grand nombre, furent perdus à jamais.

C'est une erreur de croire que seule la proscription du

1. Cf. l'importante biographie de Ts'in Shï Huang Ti dans les *Mémoires Historiques* de Se ma Ts'ien, II, p. 101 et suiv.
2. Cf. la biographie de Kao Tsï dans les *Mémoires Historiques* de Se-ma Ts'ien, II, p. 524 et suiv.

Premier Empereur fut la cause de la perte de la presque totalité de la littérature ancienne de la Chine. Déjà, lors du déplacement précipité de la capitale des *Chou*, saccagée par les barbares de l'ouest en 771 av. J.-C. beaucoup de documents et de livres furent certainement perdus, pour ne rien dire des accidents antérieurs dus aux vicissitudes de l'histoire ou simplement à l'altération matérielle des livres eux-mêmes par le temps. Enfin, la destruction des diverses bibliothèques impériales et les désordres qui suivirent la fin de chaque dynastie à partir des *Ts'in* jusqu'à l'apparition de l'imprimerie en 932 se chargèrent de réduire à peu de choses ce qui devait nous parvenir de l'antiquité.

L'accusation portée contre un personnage historique d'être l'auteur de la perte d'ouvrages de l'antiquité est toujours mal fondée. L'histoire nous donne chaque fois une version commode et accessible pour cacher des raisons plus profondes et rejeter sur d'autres l'action détournée de certains. Quoi qu'il en soit, les lettrés se groupèrent en caste fermée dès le début des *Han*, mais bien encadrés il ne leur fut plus possible de sortir du rôle conservateur qui leur était assigné désormais dans l'Empire, et lorsque leur influence commença à devenir trop exclusive, le Bouddhisme fut introduit en Chine pour faire contrepoids à l'ascendant des lettrés et servir en même temps d'écran au Taoïsme, dont le rôle réel, après quelques périodes de faveur officielle, devait devenir de plus en plus occulte, malgré sa transformation extérieure en une sorte de religion populaire inspirée en partie du Bouddhisme. Ce dernier à son tour, après un essor extraordinaire, fut ramené brutalement à la place qui lui revenait dans la triade qui, jusqu'à nos jours, se partagea non sans oscillations l'âme chinoise. Enfin, l'apparition d'associations de toutes sortes et de sociétés secrètes à tendances diverses et à réseaux multiples sans liens apparents, servirent à maintenir parmi le peuple le levain nécessaire pour agir afficacement chaque fois que cela fut nécessaire (1).

1. Cf. l'ouvrage du Lt Cl. B. Favre, *Les Sociétés secrètes en Chine*.

La réforme de *Li Si* fut le point de départ d'une évolution rapide de l'écriture chinoise vers sa forme moderne, surtout après l'usage généralisé du pinceau. Les anciens caractères tombèrent bien vite dans l'oubli, ils seraient devenus probablement indéchiffrables sans l'œuvre de *Hu Shen* qui entreprit de rédiger un répertoire des caractères anciens encore existants sous les *Han*. Son ouvrage le *Shuo Wen* fut publié après sa mort vers 120 av. J. C. C'est, avec le *Er Ya*, le prototype de tous les dictionnaires chinois parus jusqu'à nos jours.

Il ne faut pas oublier l'instauration géniale du système des examens par l'Empereur *Wu Ti* (140-87 av. J. C.), lequel donna à la Chine le cadre nécessaire à l'aménagement de ses institutions et à la fixation de sa pensée et de ses mœurs (1). Plus que toute autre chose cette institution fut le rempart efficace contre les idées nouvelles ou étrangères dont l'introduction prématurée, sans adaptation pour les esprits, risquait d'amener des réactions dangereuses.

Vers la même époque apparurent la calligraphie, la poésie et la peinture, étroitement apparentées (2). Cette dernière surtout semble avoir été un moyen de réalisation pour une partie de l'élite chinoise à tel point que confucistes, taoïstes et bouddhistes s'y adonnèrent chacun selon ses tendances (3). Il semble que le bel essor de la peinture chinoise comme art ait été un palliatif à la perte des graphies anciennes et un mode d'expression spontanée pour sortir du cadre étroit dans lequel se trouvait désormais enfermée l'écriture. Des ouvrages taoïstes de plus en plus nombreux, sans compter des ouvrages doctrinaux de valeur inégale, virent le jour, traitant de magie, d'alchimie, d'astrologie, des procédés divina-

1. Signalons à ce propos le cycle de légendes sur les nombreuses visites de Si Wang Hu à cet Empereur.

2. On pourrait ajouter la musique, bien que la musique ancienne, au même titre que la poésie qu'elle accompagnait, fut frappée par l'édit de proscription des livres. Elle eut sa part de renaissance. On retrouva certes des ouvrages et des instruments, mais non l'esprit. De sacrée, la musique devint profane et individuelle, quoique plus ou moins sous la tutelle des divers Empereurs jusqu'à nos jours. Cf. L. Laloy, *La musique chinoise*.

3. Cf. O. Siren, *The chinese books on the Art of Painting*.

toires, etc., débris de connaissances traditionnelles plus ou moins complètes, plus ou moins comprises, le but général étant l'immortalité physique et tous les pouvoirs qui s'y rattachent, bien plus que la réalisation métaphysique qu'eut toujours en vue l'enseignement oral. Toute cette floraison, qui constitue la majeure partie de l'énorme canon taoïste, correspond à la tendance cyclique de la prise de conscience du monde physique et de ses extensions, tendance qui partout a conduit l'homme, avec plus ou moins de bonheur, à l'expérience et à la science empiriques.

VIII

Le *Tao Te King* a été l'objet de nombreux commentaires taoïstes, bouddhistes et même confucianistes, preuve de son universalité (1). Ses traductions en langues européennes ne se comptent plus. Après lui les ouvrages les plus importants du taoïsme ancien sont ceux de *Li Tsi* et surtout *Chuang Tsï*, penseur hors ligne ; signalons également ceux de *Wen Tsï*, *Huai-nan Tsi* et *Han Fei Tsi* où l'on retrouve de nombreux extraits du *Tao Te King*.

Pour notre traduction, nous avons utilisé différentes éditions chinoises anciennes et modernes ainsi qu'une édition japonaise, que nous avons comparées avec les principales traductions. Nous avons dû fréquemment amplifier le texte trop concis pour en dégager le sens, ce qui nous a mené à faire des additions que nous avons mises en italique afin de les distinguer du texte proprement dit. Nous avons accompagné celui-ci d'une glose interlinéaire et en retrait, imprimée en caractères différents. Ces additions et la glose se composent principalement d'extraits, de commentaires et d'ouvrages taoïstes, de proverbes et même de citations.

JACQUES LIONNET.

1. Pour plus de détails, Cf. Watters, *Lao Tze*, p. 20, Stanislas Julien, *Le Livre de la Voie*, Introduction, et surtout L. Wieger, *Taoïsme*, II, le canon.

TEXTES SUR LA CONNAISSANCE SUPRÊME [1]

(*suite*)

II

La question posée par Ibn Sawdakin

Shems ed-dîn Isma'îl Ibn Sawdakîn en-Nûrî (2) (qu'Allah lui fasse miséricorde) a posé au Maître des Maîtres, le Vivificateur de la Doctrine et de la Religion par la Vérité (qu'Allah soit satisfait de lui), la question suivante :

Quel est le plus haut des degrés et états auxquels aboutissent les desseins ultimes des Hommes spirituels en fait de Science par Allah, lorsque les choses se manifestent à eux tant intérieurement qu'extérieurement ? (3).

Le Maître répondit :

Toute chose contingente procède de l'Etre-Nécessaire-par-Essence selon « une face qui lui est propre » (*el-wajh el-akhaçç*), « face » que les philosophes (*el-'Uqalâ*) affirment au sujet de l'Intellect Premier (*el-Aql el Awwal*). L'être contingent (*el-mumkin*), qu'il soit produit « à l'occasion d'une cause » (*'inda sabab*) ou qu'il procède « d'une cause » (*'an*

1. Voir *Etudes Traditionnelles*, n° d'avril-mai 1952.

2. Celui-ci est un des plus importants disciples et compagnons du Sheikh el-Akbar qui en fait mention quelquefois dans ses écrits. Il naquit en 588-1192 au Caire et mourut en 646-1248 à Alep. On a de lui des poésies et quelques commentaires sur des ouvrages du Sheikh el-Akbar.

3. Il s'agit du moment où le Contemplant sortant de l'état d'extinction suprême, les réalités distinctives de l'existence réapparaissent dans la conscience.

sabab) (1), les Certificateurs de la Vérité (*el-Muhaqqiqûn*) l'attestent comme procédant de la dite « face propre ». Ceux-ci, en effet, ne voient jamais une chose sans voir en elle la Face du Vrai (*Wajhu-l-Haqq*), face qui ne saurait faire défaut car la chose ne saurait subsister sans elle ; ils ne considèrent pas que la chose se rattache au principe à travers des causes ou des agents intermédiaires (*wasâit*), tel que l'enseignent les Philosophes (*el-Hukamâ*), mais ils considèrent que toute chose est régie par la même loi énoncée au sujet du Premier Existencié (*el-Wujûd el-Awwal*) qui ne procède pas d'une cause ni à l'occasion d'une cause. Pour nous donc (c'est à-dire pour les *Muhaqqiqûn*) tout être possible (*mumkin*), quel qu'il soit, est sorti sans l'intervention d'aucune « cause ». La notion des « causes » n'appparaît que comme une « épreuve » (*iblilâ*) imposée aux créatures quant à leur connaissance d'Allah, et c'est par cela même que se produit la différenciation entre les Savants par Allâh. De cette « face » résulte la subsistance et la permanence de tout être contingent, à quelque degré que ce soit dans la hiérarchie des degrés existentiels (2). Toute chose connue, existante dans la Science qui la porte, est apparente à celui qui est Savant au sujet de la chose ; il la voit et il l'entend même si elle est anéantie (*ma'dûm*), car le néant (*el-'adam*) de la chose

1. Cela se rapporte aux termes de deux théories classiques de la causalité : celle des philosophes et des cosmologues qui affirment le rôle effectif des " causes " et des " agents intermédiaires ", et celle de la théologie dominante qui ne reconnaît le rôle causal qu'à l'acte divin, les " causes " apparentes étant seulement l'occasion de l'acte divin (c'est ce qu'on appelle l' " occasionnalisme ").

2. Il s'agit donc de remplacer la conception cosmologique qui fait procéder toute chose de l'Intellect Premier, par une conception métaphysique dans laquelle les vérités essentielles (*el-haqâiq*) des choses sont équivalentes à l'Intellect Premier sous un certain rapport, et se trouvent rattachées directement à l'état principiel. *Cf.* *Kitabu-t-tarâjim* du Sheikh el-Akbar " Allah a mis Ses secrets dans le monde supérieur et inférieur en sorte que le monde est entièrement " élevé ", et qu'il n'y a pas de hiérarchie entre les vérités (*haqâiq*) du monde, au point qu'on puisse dire que telle chose est plus noble que telle autre sous le rapport des vérités (*haqâiq*) et des essences (*dhawât*). Le monde est en sa totalité " élevé " sans infériorités, du fait que toute vérité du monde est rattachée à une vérité divine qui la préserve. Tout est excellent, tout est noble et élevé, sans contraire.
La supériorité et l'infériorité ne sont qu'en raison des habitudes (*el-'urf*) ou en raison des déclarations de la Loi (*esh-shar*)".

n'est que par rapport à elle-même, non pas par rapport au Savant de la chose. C'est pourquoi nous disons que c'est par cette « face » que la chose a sa subsistance et sa permanence, à n'importe quel degré existentiel qu'elle se trouve. Le Savant Certificateur occupant ce degré de connaissance en mode effectif, non pas en mode simplement théorique, aucune chose ne s'impose à lui en tant que « chose », car il la voit en tant que « Face du Vrai » dans le domaine de la « choseté » (*shay'iah*) (1).

Si celui qui occupe ce *maqâm* (station) d'une façon sûre, traverse un *hâl* (état), disons un état de « contraction » (*qabd*) et de « resserrement de poitrine » (*dhayqu çadrin*), ou tout autre qu'il peut éprouver — alors que nous le supposons Savant au sujet de la Face du Vrai en toute chose — nécessairement cette Face lui sera manifeste en ce qui lui arrive. Alors il connaîtra de façon certaine les vérités essentielles du Vrai, par exemple il saura fermement ce que veut dire le fait qu'« Allah se fâche, le Jour de la Résurrection, d'une colère qu'Il n'aura jamais montrée auparavant et qu'Il ne montrera plus après » — selon les termes du hadith rapporté dans le Recueil (*Cahîh*) de Muslim, au chapitre de l'Intercession dans le Livre de la Foi. La « contraction », le « resserrement » et la « colère » du Savant se produiront alors en raison du spectacle de cette Face de Colère divine, en tant qu'elle est à Allâh, en Allâh et par Allâh, et simultanément il sera « détendu » et « contracté » (*el-mabsût el-maqbûd*), en un seul état et sous un seul aspect (face), non pas sous deux aspect, ou sous deux rapports. « Contracté », là où il l'est, il sera en même temps « détendu », du fait de son rapport divin (seul), non pas en raison d'une cause adventice et créée.

1. C'est ce qui constitue la thèse de la *Wahdatu-l-Wujûd*, l'Unicité Existentielle, doctrine essentielle du Soufisme. L'être possible ou contingent (*el-mumkin*) est considéré dans cette doctrine comme essentiellement et immuablement " inexistant " (*ma'dûm*) qualifié dans son " essence-même " (*fî ayni-hi*) par le " néant " (*el-'adam*). En tant que tel, il ne peut " devenir " existant car sa vérité essentielle s'y oppose : il est seulement *mazhar*, " lieu de manifestation ", de l'Unique Existant qui y paraît (*Zahara*), et est comparé à un miroir dans lequel se montre la Face du Vrai (*Wajhu-l-Haqq*), la Seule reflétée dans toute l'Existence.

Ceci est une des choses les plus étonnantes en cette Voie divine.

On demanda à Abû Sa'îd el-Baghdâdî, mort au Caire en 286 H = 899) : « Par quoi as-tu connu Allâh » ? Il répondit : « Par sa réunion des contraires et des antinomies (1) ». Il est ainsi le Premier là où Il est le Dernier, et Il est Caché là où Il est le Manifeste (2), car l'Unique à tous points de vue n'est pas multiplié par Ses rapports et relations (*nisab wa idâfât*), c'est-à-dire qu'Il n'est pas multiple quant à Son Essence, comme un corps (qui est composé), quels que soient Ses attributs ou Ses modes opératifs. Nous nous réfugions dans l'Unique-Un contre tout « unique-un » dont la perfection d'Unité limiterait Sa Divinité (*el-Ulû-hiyah*) ou dont la Personnalité (*el-Inniyah* ou *el-Anniyah*) consisterait en autre que Son Essence !

Celui qui est doué de cette vision agit en tout ce qu'exige sa condition contingente, dans ses aspects humain et spirituel, selon de purs « rapports et relations ». Nous ne disons pas qu'il agit selon les qualités de sa nature humaine, car on pourrait comprendre qu'il y a des réalités distinctes impli-

1. Nous traduisons librement la formule *bi-jam'i-hi bayna-d-diddayn* qui est textuellement : " par Sa réunion des opposés ".

2. Le Sheikh el-Akbar paraphrase ici les dernières paroles d'Abu Sa'îd el-Kharraz, qui, dans sa réponse, avait fait suivre la phrase précédente du texte coranique, " *Il est le Premier et le Dernier, l'Apparent et le Caché* " (Cor. *57. 3*). Dans les *Futûhât*, chap. 98, § 50, le Sheikh dit *encore au même* sujet : " Abu Sa'îd el-Kharraz *a dit : J'ai connu Allah par Sa réunion des* contraires ", et notre compagnon Tâj-ed-Dîn el-Akhlâtî *nous entendant* citer cette parole répliqua : " Plutôt Il est les Contraires *mêmes (bal Huwa aynu-d-diddayn)* ". *Notre compagnon avait raison car la formule employée par* El-Kharrâz pourrait faire *croire qu'il* y a autre chose qui ne soit pas les Contraires mêmes, et qui comporterait seulement les Contraires, or la chose ne serait pas en elle-même exacte : Il est les *Contraires mêmes*, car il n'y a *rien en dehors de cela : l'Apparent* est le Caché même, comme Il est aussi le Premier et le Dernier, et le Premier est le Dernier même, comme il est aussi l'Apparent et le caché ". Un autre passage des *Futûhât*, chap. 220, *dit* : également : " Ce maqâm n'est que celui des *Connaissants (el-Arifûn)*, qui sont " contractés " dans l'état même de leur " détente ", et il ne convient pas au Connaissant d'être " contracté " sans qu'il soit *en même* temps dans un état de " détente ", ni " détendu " sans qu'il soit en même *temps dans* un état de " contraction ". Par contre, celui qui *n'est* pas Connaissant (véritable), s'il se trouve dans un état de " contraction " n'est pas en même temps en " détente ", ni l'inverse. Le Connaissant par Allah *ne* connaît que par " son identité dans les contraires " (*bi-jam'i-hi bayna-d-diddayn*), car il est tout Vérité, ainsi que l'a dit Abû Kharraz... qui voyait en son âme la coïncidence des contraires ".

quant la pluralité de l'Unique, alors que l'idée de pluralité de l'Unique est absurde.

Tel est le plus parfait des états et degrés, au delà duquel il n'y a plus de cible à atteindre dans la Voie d'Allah : cet état est Vérité Absolue et Universelle, réunissant l'existence du créé et son inexistence.

Louange à Allah seul ! Pas de force ni de puissance si ce n'est par Allâh, le Sublime, l'Immense.

La Science du Créateur est une Science qui ne comporte aucune ignorance, alors que la Science à Son Sujet est Ignorance, exclusive de toute Science. Telle est la Suprême Fin des Savants.

III

Sur le sens métaphysique de la formule Allâhu Akbar (« Allah est Plus Grand ») employée pendant le rite de la Prière légale (eç-Çalâh)

En tout acte, je Le proclame « plus grand » que
ce qui se dévoile à mon regard, à Son sujet,
selon Ses Noms.
Car Celui qui se montre à moi, c'est Celui que je
perçois dans cet acte comme étant mon Seigneur et mon Commandeur.

L'Esprit me dit dans sa demeure : Sache que la Synthèse Totale (*el-Jam'*) a deux domaines (*hadratân*) ainsi que nous l'avons expliqué en disant que l'Existence (*el-Wujûd*) est fondée sur Deux : « *Allâh* » — j'en considère ici le Nom — domaine réunissant l'ensemble des Noms divins, et « l'Essence » (*ed-Dhât*), pourvue de la fonction divine (*el-Ulûhiyah*), domaine réunissant tous les Attributs, tant ceux qui sont « saints et essentiels » que ceux intervenant dans le monde, du plus haut degré au plus bas. Lorsque tu te trouves dans un état quelqu'il soit, terrestre ou céleste, sans aucun doute

tu es sous le pouvoir d'un des Noms, que tu t'en rendes compte ou non, que tu sois arrivé à sa contemplation ou non. Et ce Nom, qui te meut ou qui t'arrête, qui te modifie ou qui te fixe, te dit : « Je suis ton Dieu », et il dit vrai. Alors tu dois répondre : *Allâhu akbar* (Allah est Plus Grand) ! Toi, ô Nom, tu es cause de Son acte. A toi donc la « suprématie causale », et à Allah la « suprématie divine ».

C'est ainsi qu'il est légitime de prendre le terme *akbar* dans son sens morphologique de comparatif (= « plus grand ») qui intervient dans le domaine des similitudes et des comparaisons (1). Allah a dit : « Invoquez *Allâh* ou invoquez *er-Rahmân*. Quel que soit celui que vous invoquerez, c'est à Lui les Noms Excellents » (Coran, *17*, 110). De même, c'est à Lui les Attributs Sublimes, car Allah est « le Tout Miséricordieux », « le Très-Miséricordieux », « le Roi », « le Très-Saint », « la Paix », « le Croyant », « le Protecteur », « le Tout-Puissant », « le Despote », « le Dominateur », « le Créateur », « le Producteur », « le Formateur », « le Premier », « le Dernier », « l'Apparent », « le Caché », « le Remerciant », « le Savant », « le Puissant », « le Compatissant », « le Nourrisseur », etc., jusqu'au dernier nom connu et jusqu'au dernier de ceux qu'on ignore, jusqu'au dernier attribut qu'on puisse Lui concevoir et jusqu'au dernier attribut de ceux qu'on ne peut concevoir. C'est ainsi qu'il convient d'entendre les paroles *Allâhu Akbar*, et c'est par cela que sont affirmées et confirmées les connaissances divines. Ceci est une chose synthétique que tes actes mettront en détail, et un secret important que tes états publieront.

Sache de façon résolue, que l'Essence ne se révèle jamais à toi telle qu'Elle est (*min ka ythu Hiya*), mais seulement sous le rapport d'une qualité causale. De même, de Son Nom *Allâh*, tu ne connaîtras jamais le sens, et tu n'arriveras pas à te reposer un seul instant dans ce sens. C'est par ce mys-

1. Prendre le terme *Akbar* comme exprimant une comparaison avec d'autres réalités que les réalités divines, ce serait affirmer qu'il y a une commune mesure entre Allah et ce qui est autre que Lui.

tère que se distingue le Dieu (*el-Ilâh*) de l'être créé et conditionné par Lui (*el-ma'lûh*), le Seigneur (*er-Rabb*) de l'être agi par Lui (*el-marbûb*). S'il n'en était pas ainsi, le Destructeur (*el-Muhlik*) suivrait la condition du « détruit » (*el-hâlik*).

Les degrés sont éclaircis. Tu es instruit maintenant au sujet des « réalités relationnelles » (*nisab*), en même temps qu'est apparu le sens de l'idée de cause (*sabab*).

Qu'Allâh, par Sa grâce, nous mette, nous et vous, parmi ceux qui contemplent Son Moteur Universel (*el-Muharrik*) qui proclament la Majesté divine, et auxquels se révèle toujours ce qui est encore « plus grand ». Pas de Seigneur autre que Lui. Louange à Allâh seul.

MUHY ED-DIN IBN ARABI

Traduction et notes de M. VALSAN.

L'IMPASSE DUALISTIQUE [1]

Du point de vue dualiste, l'être se situe véritablement dans le *samsâra*, la série indéfinie des états conditionnés et c'est grâce à l'action appropriée que cet être atteint la Délivrance. Pour le dualiste, l'être est donc réellement privé de l'Etat inconditionné et le contraire serait d'ailleurs contradictoire puisque pour le dualiste l'être non délivré est tel du fait qu'il est réellement assujetti à un état conditionné. Ne pas admettre ce point reviendrait à soutenir que le même être occupe deux états qui s'excluent comme la marche et le repos. Le dualiste est donc logique avec lui-même en considérant l'action comme étant le moyen d'obtenir la Délivrance, vu que celle-ci est un état qui doit être acquis, autrement dit produit. Mais s'il en est ainsi, quelle différence y a-t-il encore entre l'Etat inconditionné et l'état conditionné, entre la Délivrance et le *samsâra* ? Tout ce qui n'existe pas à un moment donné et est susceptible d'être produit ne peut être que la modification de quelque chose de préexistant. De plus, ce résultat est forcément transitoire comme tout ce qui, ayant un commencement, a nécessairement une fin. Si cet état est la nature véritable de l'être, il n'a pas à être produit, toute modification le présuppose.

Le dualiste dira : La Délivrance pour moi comme pour vous est la condition naturelle du Soi et on l'obtient en s'abstenant des actes et rites qui mènent à un état particulier et en pratiquant ceux qui confèrent cette Délivrance.

1. Dans cet article nous nous sommes inspiré de quelques stances du *Sambandhavârtkia* de Surêshwarâchârya, stances dont la seule traduction, en raison de leur extrême concision, risquait d'être difficilement compréhensible. L'ouvrage en question est une sorte d'introduction au commentaire de la *Brihad âranyaka* Upanishad par Shankarachârya dont cet auteur fut un disciple direct et des plus éminents.

Il s'agit en somme de détruire par l'action appropriée les germes de tout état limité éventuel, en d'autres termes, la poursuite de la Délivrance consiste à écarter tout état non essentiel.

L'adwaitiste : Puisque vous prétendez que l'être est réellement dans le *samsâra*, il a réellement perdu son état essentiel et si l'être est susceptible de perdre son état essentiel, la Délivrance est inutile, ne pouvant mettre à l'abri de cette fâcheuse éventualité. D'ailleurs, ce qui perd son état essentiel, cesse d'exister.

Le *dualiste* : Il n'a pas perdu son état essentiel.

L'adwaitiste : Alors quel est le but de votre action vu que ce but est déjà atteint ? Votre thèse a donc pour conséquence que le Soi, tout en étant dans son état véritable, peut agir et cela revient à dire que l'état essentiel du Soi est un état limité. Donc, si vous entendez par Délivrance un état inconditionné, au delà de l'action, il s'agit d'une utopie par rapport à la nature véritable du Soi.

Le *dualiste* : Ne peut-on concevoir que l'être devienne capable d'agir sans perdre sa nature véritable ? Dans ce cas, la Délivrance consisterait dans l'élimination de cette capacité qui ne lui est pas essentielle.

L'adwaitiste : La capacité d'agir résulte de quoi ?

Le *dualiste* : Elle nécessite forcément la limitation à un corps.

L'adwaitiste : Dans le cas du Soi, d'où lui viendrait cette limitation à un corps ? Si elle tient à sa nature, elle est essentielle comme la chaleur du feu et la Délivrance est impossible.

Le *dualiste* : Elle est accidentelle.

L'adwaitiste : Alors la Délivrance s'avère inutile, puisque le Soi, dans son état essentiel n'est pas à l'abri d'un pareil accident.

Le *dualiste* : Est-ce que la limitation à un corps (ou à une forme quelconque) n'a pas pour cause l'accomplissement du *dharma* et de l'*adharma* ?

L'*adwaitiste* : Alors expliquez-nous comment cet accomplissement est possible dans le cas du Soi qui n'est pas encore limité.

Le *dualiste* : Je reviens à mon premier argument qui soutient que le Soi est capable d'agir, spontanément.

L'*adwaitiste* : Alors je répète qu'il est inutile de poursuivre la Délivrance, car la nature des choses ne peut changer comme le feu ne peut perdre sa chaleur sans être éteint. Tant que l'être agit, il est limité, autrement dit non délivré. Si le Soi a la nature de l'agent, la Délivrance est utopique. S'il perd cette nature, il cesse d'exister.

Le *dualiste* : Il faut distinguer entre l'action proprement dite et la capacité d'agir. Si la nature de l'agent propre au Soi peut consister dans la seule capacité d'agir, indépendamment de toute action, la Délivrance est possible pour autant qu'il s'agit de supprimer l'action et rien que l'action.

L'*adwaitiste* : Avec ou sans cette distinction, le résultat est le même. S'il y a une différence essentielle entre cette capacité et l'action, il n'y a entre elles aucune espèce de relation et elles sont dans le même rapport qu'un éléphant et un cheval, ce qui n'est pas soutenable.

Le *dualiste* : Soit. Il n'y a pas de différence essentielle.

L'*adwaitiste* : Alors l'action et la capacité d'agir ne font qu'un et supprimer l'action revient à supprimer la capacité d'agir. En supprimant celle-ci, vous supprimez la nature du Soi. Conclusion : le Soi cesse d'exister.

Le *dualiste* : Je renonce à détruire l'effet puisqu'on ne peut le faire sans détruire la cause. Dès lors la Délivrance sera la non production de l'effet par la suppression de ce qui conditionne sa production.

L'*adwaitiste* : A quoi vous sert un pareil argument alors que vous admettez la préexistence de l'effet dans sa cause, ce qui rend la Délivrance impossible.

Le *dualiste* : Et si pour moi la Délivrance se limite à la non production, c'est-à-dire à la non-manifestation de l'effet ?

L'*adwaitiste* : Cette manifestation a-t-elle ou non une cause?

Le *dualiste* : Elle en a forcément une.

L'*adwaitiste* : C'est donc un effet et vous venez d'admettre que l'effet préexiste dans sa cause. Comment supprimerez-vous d'une façon absolue cet effet préexistant sans détruire du même coup sa cause ?

Le *dualiste* : Et s'il s'agissait d'un effet non-préexistant ?

L'*adwaitiste* : Alors qu'il s'agit proprement d'un effet sans cause et un tel effet ne sera jamais produit ne pouvant se produire lui-même. Si cette manifestation ou production dont la suppression est pour vous la Délivrance existe par soi-même elle est éternelle et indestructible et cette Délivrance est plus que jamais irréalisable.

René Allar.

Le Gérant : Paul Chacornac.

901. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 6-62